

Les Professeurs décédés

Faculté de médecine
de Nancy

Livre publié le 26/03/2026 sur www.bookelis.com

ISBN : 9791042464226

Auteur : Bernard Legras, 53 rue de Laxou, 54000, Nancy, France

famillelegras@hotmail.com

Site des ouvrages de l'auteur : www.bernard-legras-nancy.fr

Imprimé à la demande en France

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction, intégrale ou partielle réservés pour tous pays. L'auteur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de ce livre.

Date du dépôt légal :26/03/2026

Bernard Legras

Les Professeurs décédés
depuis l'origine de la Faculté de
médecine de Nancy en 1872



Vue globale de la fresque d'Hilaire

Couverture (vue partielle de la fresque)

La fresque allégorique de Camille Hilaire¹, réalisée en 1955 pour « Le Foyer » de l'amphithéâtre Parisot, rue Lionnois à Nancy, représente trois des étapes de l'enseignement médical en Lorraine.

Au centre : Le Duc Charles III et son cousin le Cardinal de Lorraine, fondateurs de l'Université de Pont-à-Mousson en 1572, accompagnés de Charles Lepois, premier Doyen de la Faculté de médecine.

A droite : Stanislas, le Chancelier Chaumont de La Galazière et Charles Bagard, fondateur du Collège royal de médecine à Nancy, en 1752.

A gauche : Adolphe Thiers, Président de la République qui signa, en 1872, le décret de transfèrement à Nancy de la Faculté de médecine de Strasbourg, et le professeur Joseph-Alexis Stoltz, ancien Doyen de Strasbourg et premier Doyen de cette nouvelle Faculté.

¹ Peintre français (1916-2004) né à Metz, second prix de Rome en 1950, professeur à l'École Nationale des Beaux-Arts et des Arts appliqués de Nancy de 1947 à 1958, Hilaire laisse une œuvre de grande qualité.

Table des matières

Avant-propos	11
PREMIERE PARTIE : 1872-2000	13
ABEL Emile	14
ALGAN Bernard	18
ANCEL Paul.....	19
ANDRÉ Paul.....	22
ANDRÉ Pierre	23
ARNOULD Georges.....	25
BACH Marie-Joseph	27
BARABAN Léon	28
BARTHELEMY Marc.....	30
BEAU Antoine	31
BEAUNIS Henri	34
BERNHEIM Hippolyte.....	37
BERTRAND Pierre.....	42
BINET André.....	46
BLONDLOT Nicolas.....	49
BODART André.....	53
BOUIN Pol	57
BOURA Michel	59
BURG Constant	61
CAUSSADE Louis.....	63
CAYOTTE Jacques.....	68
CHAILLEY-BERT Paul.....	69
CHALNOT Pierre.....	70
CHARPENTIER Auguste	80
CHRÉTIEN Henri	81
COLLIN Remy	82
CORDIER Jacques	87
CORNIL Lucien.....	89
COZE Léon.....	91
CUNY Gérard.....	93
DE LAVERGNE Paulin.....	96
DEMANGE Charles	103
DEMANGE Emile	104
DOLLANDER Alexis	106
DROUET Paul-Louis	110
DUFOUR Marcel.....	113
ETIENNE Georges	115
FLORENTIN Pierre	119
FRANCK Claude	122
FROELICH René	126
FRUHINSHOLZ Albert	128
GARNIER Léon.....	131
GIRARD Jean	132
GOSSEREZ Maurice	135
GRANDPIERRE Robert.....	138
GRIMAUD René.....	140
GROSS André	142
GROSS Frédéric	146
GROSS Georges	149
GUILLEMIN André.....	150
GUILLOZ Théodore.....	153
HAMANT Aimé.....	158
HARTEMANN Jean	166

HAUSHALTER Paul.....	169
HECHT Louis-Emile.....	173
HELLUY Joseph.....	176
HERRGOTT Alphonse.....	180
HERRGOTT Francois-Joseph.....	183
HEULLY François.....	187
HEYDENREICH Albert.....	193
HIRTZ Matthieu.....	196
HOICHE Léon.....	197
HOUPERT Louis.....	198
JACQUES Paul.....	199
JEANDELIZE Paul.....	201
JOB Louis.....	204
KISSEL Pierre.....	206
LALLEMENT Edmond.....	210
LAMARCHE Maurice.....	212
LAMBERT Mayer.....	214
LAMY Georges.....	215
LEPOIRE Jean.....	216
LOUYOT Pierre.....	218
LUCIEN Maurice.....	220
MACÉ Eugène.....	223
MARTIN Jean.....	225
MELNOTTE Pierre.....	228
MERKLEN Louis.....	231
MEYER Edouard.....	235
MICHEL Gaston.....	237
MICHON Jacques.....	239
MICHON Paul.....	242
MIDON Jacques.....	245
MONOYER Ferdinand.....	246
MONTAUT Jacques.....	248
MOREL Charles.....	252
MUTEL Maurice.....	254
NEIMANN Nathan.....	255
NICOLAS Adolphe.....	257
PARISOT Jacques.....	259
PARISOT Pierre.....	262
PARISOT Victor.....	265
PERNOT Claude.....	266
PERRIN Maurice.....	269
PICARD Jean-Marie.....	270
POINCARÉ Emile.....	272
PRENANT Auguste.....	274
RAMEAUX Jean-François.....	276
RÉMY Sébastien.....	277
RENY André.....	278
RICHON Jean.....	280
RICHON Louis.....	283
RIGAUD Philippe.....	286
ROBERT Henri.....	290
ROHMER Joseph.....	291
ROUSSEAUX René.....	293
ROUSSEL Jean.....	296
SANTENOISE Daniel.....	299
SCHMITT Jean.....	300
SCHMITT Joseph.....	303
SCHUHL Emile.....	308
SENCERT Louis.....	309

SIMON Paul.....	316
SIMONIN Edmond.....	317
SIMONIN Jacques.....	319
SIMONIN Pierre.....	321
SPILLMANN Louis.....	323
STOLTZ Joseph.....	327
THIRY Georges.....	331
THOMAS Charles.....	332
TOURDES Gabriel.....	334
VAUTRIN Alexis.....	338
VERMELIN Henri.....	341
VUILLEMIN Jean-Paul.....	345
WATRIN Jules.....	355
WEISS Théodore.....	356
WOLFF René.....	357

DEUXIEME PARTIE : 2000-2025..... 361

ALEXANDRE Pierre.....	362
ANTHOINE Daniel.....	363
ARNOULD Pierre.....	365
BÉNICHOUX Roger.....	370
BERNADAC Pierre.....	371
BEUREY Jean.....	372
BOLLAERT Pierre-Edouard.....	374
BORRELLY Jacques.....	376
BOULANGÉ Michel.....	377
BURDIN Jean-Claude.....	379
BURLET Claude.....	381
CANTON Philippe.....	382
CARTEAUX Jean-Pierre.....	384
CHARDOT Claude.....	386
CHASSAGNE Jean-François.....	389
CLAUDON Michel.....	390
DE LAVERGNE Emile.....	393
DEBRY Gérard.....	394
DELAGOUTTE Jean-Pierre.....	397
DROUIN Pierre.....	398
DUC Michel.....	399
DUHEILLE Jean.....	400
DUPREZ Adrien.....	402
DUREUX Jean-Bernard.....	407
FAIVRE Gabriel.....	409
FLOQUET Jean.....	411
FOLIGUET Jean-Marie.....	415
FRISCH Robert.....	418
GAUCHER Alain.....	419
GAUCHER Pierre.....	420
GILGENKRANTZ Jean-Marie.....	422
GILGENKRANTZ Simone.....	424
GRIGNON Georges.....	425
GRILLIAT Jean-Pierre.....	428
GROSDIDIER Jean.....	430
GUERCI Oliero.....	431
GUILLEMIN François.....	432
GUILLEMIN Paul.....	434
HARTEMANN Pierre.....	435
HEPNER Henri.....	436
HOEFFEL Jean-Claude.....	440
HURIET Claude.....	441

JANOT Christian	444
JUILLIERE Yves.....	445
KAMINSKY Pierre	447
LACOSTE Jacques	449
LAMBERT Henri.....	451
LAMY Pierre	452
LAXENAIRE Michel	454
LARCAN Alain	456
LEGAIT Etienne.....	461
MANCIAUX Michel	465
MANGIN Philippe.....	467
MARCHAL François	470
MONERET-VAUTRIN Denise.....	472
NABET Francine	477
PAYSANT Pierre.....	478
PERCEBOIS Gilbert	479
PETIET Guy	482
PICARD Luc.....	483
PIERQUIN Louis	487
PIERSON Michel	489
POUREL Jacques.....	492
PREVOT Jean	493
RAUBER Guy.....	496
RENARD Michel.....	498
ROYER René	501
SADOUL Paul.....	502
SENAULT Raoul	507
SOMMELET Danièle	510
SOMMELET Jean	512
STOLTZ Jean-François	514
STREIFF François	516
TREHEUX Augusta.....	517
TRIDON Pierre.....	520
UFFHOLTZ Hubert.....	522
VAILLANT Gérard	523
VERT Paul.....	525
VIDAILHET Michel	527
WAYOFF Michel	529
WEBER Max	533
WEBER Michel	535
ANNEXES.....	537
PROFESSEURS PAR ANNEE DE DECES DEPUIS 2000.....	538
PROFESSEURS PAR SPECIALITE	540
AUTRES MEDECINS	544
<i>PROFESSEURS « DE PASSAGE »</i>	544
<i>MEDECINS CHEFS DE SERVICE (non professeurs agrégés)</i>	553
<i>AUTRES MEDECINS EMINENTS</i>	561
<i>INTERNES MORTS POUR LA FRANCE</i>	583
L'AUTEUR	587
INDEX DES CONTRIBUTEURS.....	589

Avant-propos

Au lendemain de la guerre de 1870, Strasbourg n'est plus en territoire français. Sa Faculté de médecine est transférée à Nancy avec une grande partie de son corps professoral. La nouvelle Faculté est inaugurée en novembre 1872.

Depuis cette date, près de quatre cent professeurs² exercent ou ont exercé. Certains ont connu une carrière exceptionnelle ; parmi ceux qui firent *toute leur carrière à Nancy*, citons notamment PARISOT, COLLIN, DE LAVERGNE et plus près de nous NEIMANN, KISSEL, CHALNOT, HERBEUVAL, LARCAN, SADOUL, DUPREZ, DUREUX, CLAUDON, et HURIET puis BOULANGE, VERT tout récemment. En 2014, disparaissait Mme TREHEUX, première femme chef de service. Deux autres femmes exceptionnelles nous ont quittés depuis : Mmes MONNERET-VAUTRIN et SOMMELET.

Les documents (textes, photos,) étaient nombreux mais dispersés : dans les *Annales Médicales de Nancy*, le musée de la Faculté, le musée de l'Internat, etc. Nous les avons regroupées, numérisées, stockées dans une base de données informatisée. Ces données peuvent être consultées sur le site Internet créé par l'auteur.

Dans cet ouvrage, nous nous sommes limités *aux seuls professeurs décédés* avec, en général, pour chacun, une photo et un texte.

Le texte est constitué, soit par un éloge funèbre quand il existe, soit par un extrait d'un article de synthèse. Les articles de synthèse qui proviennent souvent du numéro spécial du centenaire, 1874-1974, des *Annales Médicales de Nancy* sont habituellement beaucoup plus brefs que les éloges³. En l'absence d'éloge, nous sommes rabattus sur les fiches écrites par les professeurs eux-mêmes pour un annuaire initié par le professeur René Royer en 2004, ou parfois sur d'autres articles. Nous sommes permis également de rajouter parfois des notes ou compléments personnels.

L'ouvrage est en deux parties : la première va de 1872 à 2000, la seconde de 2000 à début 2026. En annexe, le lecteur découvrira d'autres médecins éminents : des professeurs « de passage » ayant exercé peu de temps à la Faculté de médecine, des enseignants devenus Chefs de Service mais n'ayant pas passé le concours de l'Agrégation et enfin un certain nombre de médecins remarquables.

² Sauf exception, seuls les noms propres des professeurs ayant exercé ou exerçant à Nancy ont été mis en majuscules dans cet ouvrage.

³ Les éloges présentent une importance variable qui n'est pas toujours liée à la notoriété du professeur. Par ailleurs, les éloges récents sont généralement plus limités que ceux des temps anciens.

PREMIERE PARTIE : 1872-2000



ABEL Emile

1885-1964

ELOGE par le Professeur F. HEULLY

Rendre hommage à mon Maître disparu est pour moi un douloureux devoir.

Mais ce sera également pour moi l'occasion d'apporter publiquement le tribut de ma reconnaissance à celui à qui je dois tant.

A ses élèves il n'a pas mesuré le don de son enseignement, le soutien dans les efforts, le réconfort dans les difficultés, le témoignage de sa satisfaction dans les réussites.

Que mes paroles puissent faire revivre devant ceux qui l'ont connu, et faire, connaître à ceux qui n'ont pas eu ce privilège, la vie, l'œuvre, et la personnalité du Professeur ABEL.

Emile ABEL naquit à Bourbonne-les-Bains, le 5 juin 1885.

Contrairement à ce que pouvait faire penser son accent, il n'était pas d'origine franc-comtoise. Sa famille, de souche terrienne était originaire de Dieuze, en Lorraine française ; son père, fuyant l'annexion, s'était fixé à Bourbonne.

Très jeune, il vint faire au lycée de Nancy, de brillantes études classiques qui furent récompensées par une Médaille d'or. L'influence de son cousin Sabotier, lui-même étudiant en Médecine, détermina sa vocation. Il fit sa première année de Médecine à la Faculté de Nancy ; reçu à l'Ecole du Service de Santé militaire, c'est à Lyon qu'il poursuivit et termina ses études de Médecine.

C'est au cours de son stage à l'Ecole d'Application du Val de Grâce, qu'il connut Paulin DE LAVERGNE. Cet esprit brillant, chatoyant, cette personnalité exceptionnelle le séduisit ; ce fut la naissance d'une amitié indéfectible que seule vint rompre la mort.

A sa sortie de l'Ecole, il fut affecté à Nancy, et connut alors celle qui devait devenir la compagne fidèle de ses jours, la fille du Professeur SIMON.

Survint la tourmente de 1914. Parti avec le 356ème Régiment d'Infanterie, qu'il ne devait pratiquement pas quitter, il fit montre d'emblée d'un courage et d'une compétence remarquable lui valant, dès le 19 août 1914, dans les combats de la Woèvre, une élogieuse citation, et la Croix de la Légion d'Honneur dès décembre 1914.

L'armistice le trouvait Médecin Commandant, Adjoint au Directeur du Service de Santé du Corps d'Armée. Un brillant avenir militaire s'ouvrait devant lui.

N'ayant pas trouvé cependant une oreille favorable à son désir de faire carrière dans les Hôpitaux militaires, il prit alors la décision cruciale de sa vie. En 1920, délaissant cette voie toute tracée, il démissionne et s'engage dans la voie difficile d'une carrière civile, hospitalière et universitaire.

Nommé au Concours en 1921 au poste de Chef de Clinique et de Laboratoire des Cliniques Infantiles, il entreprend, sous la direction de son Maître, le Professeur HAUSHALTER, dans un Laboratoire créé de toutes pièces, un travail de chercheur obstiné et de technicien averti, tout en participant à l'enseignement clinique.

Dès 1925, il aborde les épreuves du premier degré du Concours d'Agrégation. Selon une formule qui préfigure la réforme actuelle, le Concours comportait deux épreuves écrites anonymes. ABEL se classe deuxième de France, ayant obtenu pour une épreuve 20 sur 20 (ce qui lui valut les félicitations personnelles du Recteur de Nancy). Hélas, l'année suivante, l'administration, que ce classement a peut-être déçue, décide que cette épreuve ne comptera pas dans le classement définitif.

Chargé de cours de Pathologie interne en 1928, il est reçu en 1930, dans un rang brillant, au Concours d'Agrégation, et chargé de la Pathologie interne, enseignement qu'il conservera jusqu'en 1939.

Parallèlement se poursuivait sa carrière hospitalière : Médecin des Hôpitaux en 1926, il est affecté à un Service de Médecine complémentaire à l'Hôpital Marin tout d'abord, puis à l'Hôpital Central, dans les locaux de l'actuel Service de Cardiologie.

En 1936 lui est confié le Service des Maladies Tuberculeuses de l'Hôpital Villemin. C'était la tâche difficile d'une discipline spécialisée dont il lui faut apprendre les moyens d'exploration et les techniques thérapeutiques. Il les assimile sans peine et acquiert rapidement une autorité incontestée.

Cette compétence lui est reconnue à la mobilisation de 1939, et lui vaut d'être nommé Médecin Consultant de la IX^{ème} puis de la X^{ème} Armée.

De retour à la vie civile, il est jugé digne d'être élevé au grade de Professeur sans Chaire en 1941. La Chaire de Thérapeutique lui est confiée en 1942, et l'année suivante, la Chaire de Clinique médicale couronne cette lente ascension. Il revenait alors à la Clinique médicale A, que son beau-père, le Professeur SIMON, avait dirigée avec tant de compétence. Il ne l'avait d'ailleurs à vrai dire jamais complètement quittée car il avait continué à collaborer de façon suivie à l'enseignement clinique du Professeur RICHON. Dès lors, le Professeur ABEL put faire montre de la plénitude de ses qualités de médecin et d'enseignant.

La période de l'après-guerre a vu le renouvellement total de la Médecine par l'apparition de moyens d'investigation et de thérapeutique qui pouvaient paraître inconcevables dix ans auparavant. Par un travail personnel constant et acharné, ABEL a su se tenir au courant, guider ses collaborateurs et ses élèves, vers les techniques les plus modernes. Pendant douze années, il put former des générations d'étudiants, d'externes et d'internes auxquels il avait à cœur de dispenser un enseignement clair, méthodique et complet au courant des dernières acquisitions de la science.

Mais pour lui, la passion de l'enseignement ou de la recherche médicale ne fit jamais oublier ce qu'il estimait être son devoir primordial, se consacrer à ses malades. Il s'est toujours astreint à les connaître tous, les interroger, les examiner attentivement, patiemment, paternellement. Derrière le « beau cas clinique » il a toujours appris à ses collaborateurs à ne jamais oublier l'homme qui souffre.

Promu à la classe exceptionnelle, ABEL est atteint par la limite d'âge en 1955 et quitte alors la Clinique médicale A.

Mais le terme de cette carrière universitaire et hospitalière ne signifiait pas la rupture avec sa vocation médicale. L'autorité incontestée qui s'attachait à sa personne lui valut d'être choisi par ses pairs et porté à la Présidence du Conseil Régional de l'Ordre des Médecins. Pendant cinq années il se consacra à sa tâche difficile où sa droiture, son intégrité et son expérience lui valurent l'estime de tous ses confrères.

Ressentant les premières atteintes du mal qui devait l'emporter, il se démit alors de ses fonctions, n'acceptant plus que de garder la Présidence d'une œuvre d'entraide et d'assistance médicale.

Au long de cette carrière médicale, son œuvre scientifique s'échafauda patiemment. Sa thèse inaugurale soutenue à Lyon à sa sortie de l'Ecole du Service de Santé, ne pouvait avoir qu'un objectif limité, elle concernait l'ostéomyélite des os plats du crâne d'origine otitique. Cette étude fait preuve déjà des qualités de méthode et de clarté que ses travaux ultérieurs mirent pleinement en évidence.

En effet, son œuvre maîtresse s'est édifiée dans le Laboratoire des Cliniques Infantiles. Partant des études cytologiques des méningites aiguës, ABEL s'est particulièrement intéressé au problème alors très mal connu des réactions méningées, des états méningés, du méningisme. Il entreprit de classer des faits en apparence disparates, de les analyser, d'en faire une étude critique rigoureuse pour aboutir à une synthèse rationnelle. Ces patientes études cliniques, étayées par des recherches cytologiques et bactériologiques attentives aboutirent à une importante monographie dans laquelle il propose une classification rationnelle.

Ses conceptions des méningites bénignes, des méningites cryptogénétiques faisaient de lui un novateur. Elles reçoivent leur consécration dans les rapports du Congrès de Médecine de 1936 sur les méningites aiguës curables. Le problème des états méningés au cours des parasitoses intestinales retint longtemps son attention. Ses recherches cliniques, cytologiques et bactériologiques se poursuivirent en d'autres domaines, notamment avec la collaboration de son ami DE LAVERGNE.

Le développement de sa carrière hospitalière et universitaire le conduisit à de nombreuses études cliniques dans des directions très diverses.

En 1936, il fut notamment chargé, avec le Professeur PERRIN, d'un important rapport, au Congrès de Vittel, sur la thérapeutique médicale de la goutte, sujet qui lui tenait particulièrement à cœur. Cette étude critique particulièrement claire conserve encore tout son intérêt malgré les apports nouveaux de la pharmacopée.

Dès son accession à la Clinique Médicale A, il sut proposer à ses collaborateurs des sujets d'actualité et les pousser dans les voies nouvelles.

De son passage au Service de Phtisiologie, il avait gardé un goût très vif pour les études pneumologiques. Il suscita des travaux concernant les suppurations broncho-pulmonaires, le traitement des abcès pulmonaires par instillation endobronchique, l'étude des cavités résiduelles d'abcès.

De nombreuses études neurologiques, hématologiques, gastro-entérologiques furent entreprises dans son Service, et furent souvent le point de départ de la spécialisation de ses collaborateurs.

Il ne se contentait pas de susciter des travaux, mais en suivait de façon particulièrement attentive l'élaboration et la réalisation. Les publications, les thèses ne recevaient son approbation que lorsque tous les termes en avaient été soigneusement pesés, mesurés et bien souvent entièrement remaniés de sa main.

L'introduction de techniques nouvelles d'investigation ou de thérapeutiques récentes étaient soumises de sa part, à une critique sévère que certains pouvaient prendre pour la manifestation d'un esprit timoré ; en réalité, son sens aigu de la responsabilité et son souci de l'humain étaient le frein nécessaire aux audaces juvéniles de ses collaborateurs.

Arrivé à l'heure de la retraite, il pouvait considérer avec la satisfaction du devoir accompli, l'œuvre scientifique dont il avait été l'artisan et le promoteur.

Mais il ne voulut pas borner là son activité. Dégagé des tâches et des responsabilités quotidiennes, il tint à poursuivre son enrichissement intellectuel.

Son accession à l'Académie de Stanislas, dont il devint en 1962 Vice-président, le conduisit à approfondir ses connaissances dans des domaines originaux. Reprenant des études climatologiques qu'il avait abordées trente ans auparavant, il présenta à l'Académie plusieurs communications remarquées et particulièrement originales sur la météoropathologie, la telluropathologie, les rapports de la météoropathologie avec les explosions atomiques.

Par ailleurs, ses fonctions de Président du Conseil Régional de l'Ordre le conduisirent à des réflexions sur l'essence même de l'art médical. Elles trouvent leur aboutissement dans son discours de réception à l'Académie de Stanislas. Ce « retour aux sources de la Médecine » comme il l'intitule lui-même, lui permet de réaffirmer le principe hippocratique qui avait été le guide de sa vie médicale : la primauté de la Clinique : « Avant tout raisonnement et toute interprétation, interrogez, scrutez les symptômes locaux et généraux, dépistez les symptômes précurseurs... Il importe par une connaissance totale de l'individu, de porter un jugement général sur son destin ».

Il ne conteste pas le prodigieux essor de la médecine moderne, les hardiesses et l'efficacité sans cesse accrue des méthodes opératoires ou des thérapeutiques nouvelles. Mais il redoute que cette haute technicité n'entraîne une fragmentation excessive de la Médecine, faisant perdre de vue la personnalité du malade.

« N'y a-t-il pas lieu de craindre, dit-il, que le jeune Médecin ne se détourne de la Médecine traditionnelle, de tout ce qu'elle comporte d'esprit d'observation personnelle et directe, de sens critique et de principes moraux. » Comme son ami le Professeur BODART, il déplore cette « désacralisation » de la Médecine. Dans un véritable testament intellectuel, il réaffirme la suprématie de l'esprit clinique, la primauté des valeurs spirituelles sur les valeurs matérielles, la nécessité d'une culture générale qui est, selon Hippocrate, pour l'esprit de l'homme, ce que la promenade est pour le corps.

Cette œuvre est le reflet des qualités profondes de l'homme. Sa modestie et sa courtoisie coutumières frappaient dès l'abord. Alliées à une bonté foncière, ces qualités posaient en fait un écran protecteur au-devant de sa véritable personnalité. Un trait dominant de son caractère était en effet la ténacité et le courage. Dans sa carrière militaire ces qualités se manifestèrent, de façon éclatante, elles lui permirent ensuite de surmonter les difficultés de la carrière hospitalière et universitaire. Mais cette ténacité coexistait avec une grande sensibilité qu'il prenait soin de cacher ; il s'y mêlait un sens profond de la justice qui lui faisait ressentir d'autant plus vivement, tout ce qui pouvait paraître à ses yeux une injustice. Les épreuves, les difficultés, provoquaient en lui des mouvements d'humeur certains. Une rougeur subite

de la nuque pouvait parfois les révéler à des yeux avertis. Parfois cependant une colère redoutable pouvait en résulter.

Ces traits contradictoires lui rendaient certes la vie difficile. De combien d'insomnies étaient payées les difficultés qu'il affrontait apparemment avec calme !

Son foyer et ses enfants étaient sa grande joie. Il avait eu une intense satisfaction à voir son fils François aborder la carrière médicale. Il avait applaudi à ses succès, sa brillante conduite pendant la guerre l'avait comblé de légitime fierté. Un sort cruel devait le ravir à son affection : il en ressentit une peine immense, jamais cicatrisée.

Il reporta son affection sur ses autres enfants et petits-enfants, déplorant souvent combien étaient mesurés les instants où il pouvait jouir de la vie de famille.

Sa culture et ses goûts le portaient vers la littérature, l'histoire la peinture. Il adorait voyager. Jeune, il aimait partir en montagne ou dans de longues randonnées dont il gardait des souvenirs d'une précision surprenante.

Tel était l'homme. Sa force d'âme, alliée à ses convictions profondes le préparait à affronter les dernières épreuves qui l'attendaient.

Il m'avait un jour, d'une voix calme et méthodique, exposé les symptômes et la nature de son mal, l'évolution qu'il savait inéluctable. La thérapeutique parut démentir, pendant plusieurs années, le pronostic lucide qu'il avait porté.

Il affronta avec calme la venue de l'épreuve dernière, soucieux cependant du surcroît de peine et de fatigue qu'allait encourir son entourage.

Ce fut un adoucissement pour lui de pouvoir être soigné par une religieuse qu'il avait particulièrement appréciée dans son Service, dernière évocation pour lui de la Clinique Médicale A. Et maintenant, il ne nous reste plus que le souvenir.

Puisse cette évocation être le témoignage de notre fidèle affection, et contribuer à adoucir la peine de Mme Abel et de tous les siens. Pour ses élèves, il demeure le guide. Ils devront s'efforcer de suivre son exemple : être et rester un homme.



ALGAN Bernard

1919-1985

BIOGRAPHIE (écrite par son fils médecin)

Né à Chaumont (Haute Marne). Fils d'André Algan, ophtalmologiste à Epinal (Vosges) et de Thérèse Vichard.

Sa famille compte cinq médecins dont deux ophtalmologistes.

Il a suivi toutes ses études secondaires à l'institution Saint-Joseph d'Epinal.

Lauréat de la Faculté, puis Interne des Hôpitaux de Nancy en 1946.

Acquiert le titre de Docteur en Médecine en 1949 avec une thèse consacrée au « Traitement du glaucome infantile ».

Chef de Clinique Ophtalmologiste auprès du Professeur THOMAS de 1949 à 1958. Professeur Agrégé d'Ophtalmologie à la Faculté de Médecine de Nancy en 1958.

En 1965, il crée la Clinique Saint-André à Vandœuvre, Clinique de 90 lits consacrée aux affections de la face.

Membre des Sociétés d'Ophtalmologie Française, Allemande, Suisse, Belge, Italienne et de nombreuses Sociétés régionales en France.

Membre également de l'Institut Barraquer et Membre Correspondant du Club Jules Gonin.

A publié de nombreuses publications et effectué de nombreux travaux, particulièrement sur :

- Le traitement des thromboses veineuses - L'oxygénothérapie hyperbare dans les rétinites pigmentaires, les dégénérescences maculaires - Les allergies en Ophtalmologie

A écrit deux ouvrages : - « Les Urgences en Ophtalmologie », rééditées à quatre reprises par les Laboratoires Faure - « L'Anesthésie en Ophtalmologie » (en collaboration avec deux anesthésistes).

Dans sa jeunesse, il s'est occupé activement de mouvements des jeunes (Cœurs vaillants).

Outre son travail auquel il consacrait la majeure partie de ses journées et de ses nuits, il était passionné par les chemins de fer et les oiseaux.



ANCEL Paul

1873-1961

ELOGE par le Professeur A. BEAU

Le Professeur ANCEL, qui vient de s'éteindre à l'âge de 87 ans, après une vie entièrement consacrée à l'enseignement et à la recherche, a grandement honoré la Faculté de Médecine de Nancy où il poursuivit toutes ses études et dont il fut un des Maîtres les plus éminents.

Il est difficile en quelques mots de résumer une carrière aussi longue et aussi féconde, seuls quelques aspects de sa personnalité scientifique doivent être évoqués ici pour rappeler combien fut grande et fructueuse son activité nancéienne.

C'est à Nancy où il était né en 1873 que se placent les premières années, sans doute les plus fructueuses, de sa vie de biologiste.

Externe, puis Interne des Hôpitaux, Paul ANCEL aurait pu se diriger vers l'exercice de la profession médicale s'il n'avait pas été tenté par l'attrait de la recherche anatomique. A cette époque, les circonstances étaient favorables à la Faculté de Médecine de Nancy. Un jeune Professeur, Adolphe NICOLAS y enseignait l'Anatomie avec une maîtrise incontestable. Des locaux tout neufs venaient à peine d'être inaugurés pour l'enseignement. Il avait fallu vingt-cinq ans de patience et de persévérance au Conseil de la Faculté pour obtenir enfin la construction d'un Institut Anatomique digne de ce nom. Les bâtiments de la rue Lionnois commençaient à fonctionner quand le Professeur NICOLAS choisit Paul ANCEL comme Chef de Travaux, tâche bien ingrate dont il s'occupa avec une scrupuleuse conscience et avec un très grand succès auprès des étudiants durant sept années.

Cette période restera marquée dans l'histoire des Sciences biologiques par la découverte du support anatomique et de l'activité physiologique des hormones sexuelles à laquelle les noms de Paul ANCEL et de Pol BOUIN sont indissolublement attachés. L'anatomiste et l'histologiste, celui-ci élève de NICOLAS, celui-là élève de PRENANT, menèrent en une collaboration intime et combien fructueuse une série de recherches d'une rigueur impeccable dans la conception comme dans la réalisation qui forcent encore l'admiration.

Il est nécessaire de se reporter aux connaissances que l'on avait au début de ce vingtième siècle, dans le domaine de l'Endocrinologie pour saisir l'importance des recherches d'ANCEL et de BOUIN et de juger leur retentissement. A cette époque, on ignorait tout ou presque tout en ce qui concernait la structure anatomique et le mode de fonctionnement des glandes à sécrétion interne, quant à leur rôle physiologique, il était à peine soupçonné.

Certes, la notion de glande à sécrétion interne avait été introduite en biologie par les célèbres expériences de Claude Bernard sur la fonction glycogénique du foie. Mais si cet organe est capable de déverser dans le torrent circulatoire des quantités importantes de glucose, il n'en est pas de même des glandes endocrines, dont les hormones sont excrétées à doses infimes dans le milieu intérieur.

Ce sont les travaux d'ANCEL et de BOUIN qui ont eu le mérite de prouver l'existence au niveau des glandes génitales mâles et femelles d'hormones actives dont on soupçonnait à peine l'existence.

Bien plus, grâce à une rigoureuse série d'expériences, ils arrivèrent à prouver que l'hormone mâle sécrétée par le testicule était le résultat de l'activité spécifique d'un tissu, inextricablement mêlé aux autres éléments si complexes de cet organe, la « glande interstitielle ».

Poursuivant leurs investigations chez la femelle, ANCEL et BOUIN parviennent à montrer que l'ovaire est la source d'hormones qui conditionnent les caractères sexuels. Ils montrent à la suite de leur Maître

PRENANT le rôle endocrinien du corps jaune et son action dans la préparation et le maintien de la gestation.

On peut affirmer que cet ensemble de travaux fut parmi les plus grands et les plus fructueux de la Biologie moderne. Il a ouvert la voie à toute l'Endocrinologie sexuelle dont le développement sur le plan de la chimie et de la thérapeutique a été prodigieux. Appliquée ensuite aux autres glandes endocrines de l'économie, il a ouvert la voie à toute une nouvelle discipline médicale.

Mais, revenons à la carrière nancéienne de Paul ANCEL. En 1904 un Concours d'Agrégation s'ouvre en Anatomie : deux élèves du Professeur NICOLAS s'y présentent, Paul ANCEL et Amédée WEBER. A l'issue des épreuves, ANCEL est nommé à Lyon et WEBER à Nancy. La fructueuse collaboration de BOUIN et d'ANCEL va s'interrompre durant trois années.

Mais le dynamisme d'ANCEL ne connaît pas de répit. Agrégé et Chef de Travaux anatomiques à Lyon sous la direction du célèbre Maître qu'était Léon Testut, ANCEL profite de son séjour à ses côtés pour publier un « Précis de dissection » ou guide de l'étudiant aux travaux pratiques d'anatomie. Ce manuel qui eut beaucoup de succès (traduit en espagnol en 1907) est très pratique et très méthodique dans un plan général et dans ses moindres détails, il est complet et permet d'entreprendre la dissection de n'importe quelle partie du cadavre.

ANCEL estimait à juste titre que les travaux pratiques d'Anatomie étaient indispensables aux futurs chirurgiens. D'ailleurs c'est avec leur collaboration qu'il entreprit des recherches importantes d'Anatomie chirurgicale sur le péritoine, à Nancy avec Louis SENCERT, à Lyon avec Cavaillon.

En 1907, les deux Maîtres nancéiens des disciplines morphologiques, NICOLAS en Anatomie et PRENANT en Histologie, étaient appelés par la Faculté de Médecine de Paris. Leurs Chaires devenaient dès lors vacantes. Si la succession à la Chaire d'Histologie ne souleva pas de trop graves difficultés et revint à Pol BOUIN, il n'en fut pas de même en Anatomie où ANCEL et WEBER se retrouvèrent à nouveau concurrents : le Conseil de la Faculté pencha avec une faible majorité en faveur d'ANCEL qui fut nommé le 1er janvier 1908 titulaire de la Chaire d'Anatomie normale de Nancy.

Il devait en assurer les fonctions jusqu'au lendemain de la première guerre mondiale.

Strasbourg avait besoin de Maîtres éminents, la Faculté de Médecine de Nancy, son héritière au lendemain du désastre de 1870 avait une dette de reconnaissance envers la capitale alsacienne. C'est ainsi que plusieurs professeurs nancéiens furent appelés à restaurer l'enseignement français à Strasbourg. L'Ecole morphologique de Nancy créée par MOREL venu de Strasbourg en 1872 se devait de renouer la tradition. Pol BOUIN d'abord, ANCEL ensuite, furent désignés pour y enseigner l'Histologie et l'Embryologie. Ce fut une nouvelle étape dans la carrière scientifique d'ANCEL, étape à laquelle nous ne nous attarderons pas et pourtant combien elle devait être remarquable. Appelé à enseigner une nouvelle discipline, ANCEL s'y adapte immédiatement en modifiant radicalement l'orientation de ses recherches.

En quelques années, avec la collaboration de son élève Vintemberger, il introduit en France la pratique de l'Embryologie expérimentale qui, jusqu'alors, était presque exclusivement effectuée en Allemagne. Il s'attaque d'emblée à l'un des problèmes majeurs de l'Embryologie : celui de la détermination du plan de symétrie bilatérale des embryons de vertébrés, problème sur lequel il parvient à donner des éclaircissements remarquables et qu'il résout en grande partie en provoquant à son gré par l'expérimentation une orientation choisie pour ce plan.

Mais une fois encore la carrière de Paul ANCEL devait se trouver modifiée, en 1939, il est obligé de quitter Strasbourg avec sa Faculté de Médecine repliée à Clermont-Ferrand et l'heure de la retraite sonne pour lui au moment même de cet exil.

Mais la retraite n'est pas pour lui le moment du repos. Pendant vingt années encore, il va œuvrer à Paris au Collège de France et dans un petit laboratoire qu'il avait aménagé chez lui.

Il s'engage alors sur une voie toute nouvelle, celle de la chimiotératogénèse. Jusqu'alors personne ne s'était encore appliqué à essayer d'expliquer la genèse des monstruosité et des anomalies, et l'on n'était plus guère renseigné que les anciens qui les considéraient comme des erreurs de la nature.

Eprouvant les unes après les autres des quantités de substances chimiques appliquées sur le germe en voie de développement aux différentes étapes de sa croissance, ANCEL est parvenu à isoler un certain nombre de substances tératogènes électives et à provoquer par un choix du produit et du moment d'action telle ou telle malformation du développement.

L'ensemble de ces recherches et de ces résultats a fait l'objet d'un volume hautement original qui pose les bases d'une nouvelle science : la chimiotératogénèse. ANCEL est ainsi l'un des tout premiers, si ce n'est

pas le premier à avoir montré l'intérêt de la recherche des causes des troubles du développement. Il ne s'agit pas là d'une simple spéculation mais bien au contraire, il ouvre des perspectives immenses sur les applications prophylactiques et thérapeutiques possibles à la prévention et à la guérison des embryopathies et des fœtopathies, domaine qui suscite à l'heure présente tant d'attention et tant de recherches.

La Faculté de Médecine de Nancy peut être fière d'avoir compté parmi ses élèves, puis parmi ses Maîtres un biologiste aussi éminent. Ceux qui ont été ses élèves gardent un souvenir ineffaçable de son enseignement qui eut l'immense qualité d'être lumineux et direct.

Quel exemple nous laisse ce savant dont la longue existence a été consacrée uniquement à la science jusqu'à l'épuisement de ses forces ! En octobre 1960, il y a juste quelques mois la revue *Science* publiait un article signé ANCEL. Seuls ses élèves et ses admirateurs pouvaient savoir que le signataire de ces lignes venait d'atteindre sa quatre-vingt-huitième année, et que ce mémoire venait après tant d'autres apporter une nouvelle pièce à ce magnifique monument scientifique qu'il avait bâti durant une vie toute entière vouée à la recherche.



ANDRÉ Paul

1869-1950

EXTRAIT de « Un siècle de Chirurgie à Nancy (1874-1974) » par le Professeur A. BEAU

Numéro Spécial du Centenaire de la Revue (1874-1974) - *Annales Médicales de Nancy*

Fils de Médecin, Paul ANDRE est né à Nancy en 1869. Élève de la Faculté de Médecine, nous le trouvons successivement Préparateur de Thérapeutique (1891), Externe des Hôpitaux (1892), Interne (1893), Chef de Clinique chirurgicale (1895). Il soutient sa thèse de Doctorat en 1896 sur les déviations angulaires consécutives à la résection et à l'arthrotomie du genou chez l'enfant.

En 1898, il est reçu au Concours d'Agrégation de Chirurgie et chargé des conférences de bandages et appareils. Mais, son activité clinique s'oriente immédiatement vers une spécialité alors toute nouvelle : l'Urologie. En 1899, une Consultation spéciale pour les malades des voies urinaires est ouverte sous la direction du Professeur ANDRE à l'Hôpital civil. Elle connaît immédiatement une grande affluence de malades. En 1901, la commission des hospices fait aménager une salle spéciale pour la Consultation de ces malades. Le Professeur ANDRE est en même temps chargé par la Faculté d'un cours complémentaire des maladies des voies urinaires qui deviendra une charge d'état en 1913.

Pendant plusieurs années, l'activité de l'Urologie se limitait à cette Consultation, les malades justiciables d'une intervention chirurgicale étant adressés dans des Services de Chirurgie générale. En 1906-1907, le deuxième étage, sous les combles du pavillon Collinet de la Salle était aménagé en Service d'hospitalisation avec une salle d'opérations, le tout commun à la Clinique d'Oto-rhino-laryngologie et à celle d'Urologie. Cette installation particulièrement précaire fut l'objet de nombreux vœux de la Faculté pour qu'il y soit porté remède. Mais la guerre de 1914 survint sans que rien n'ait été fait. A ce moment, la Clinique d'Urologie dut émigrer temporairement à l'Hôpital Maringer puis, de là, à l'Hôpital Marin, où elle devait demeurer de nombreuses années avant de pouvoir enfin (1931) occuper un Service nouvellement construit dans le pavillon Krug.

Et cependant, le Service ne faisait que prospérer grâce à l'activité du Professeur ANDRE pour lequel une Chaire magistrale devait être créée au lendemain de la guerre, Chaire qu'il dirigea jusqu'au moment de sa retraite en 1937.

L'œuvre scientifique du Professeur ANDRE fut considérable. Tout d'abord orienté vers la Chirurgie générale, il collabore aux « Nouveaux éléments de pathologie chirurgicale générale », avec GROSS, ROHMER et VAUTRIN. Il rédige toute la partie concernant les affections chirurgicales de la peau et du tissu cellulaire sous cutané, des vaisseaux et ganglions lymphatiques et des nerfs.

Mais, c'est surtout dans le domaine de l'Urologie que sa contribution a été la plus importante par de très nombreux articles parmi lesquels on relève des études sur la prostatectomie, les calculs de l'uretère, la tuberculose rénale, les tumeurs de la vessie. Le Professeur ANDRE, s'il fut le créateur de l'Urologie à Nancy, fut aussi l'un des pionniers en France de cette nouvelle discipline.



ANDRÉ Pierre

1904-1971

ELOGE par le Professeur P. CHALNOT

Le Professeur Agrégé Pierre ANDRE est né le 10 janvier 1904 à Nancy. Il était le fils du Professeur Paul ANDRE, fondateur de l'Ecole d'Urologie de Nancy qui fut pendant la guerre de 1914-1918 le Médecin personnel du Maréchal Foch. Après l'avoir suivi pendant toute la guerre, il l'accompagna au cours du voyage que fit ensuite l'illustre chef aux Etats-Unis en véritable triomphateur.

C'est en témoignage de reconnaissance que le Maréchal Foch intervint auprès du gouvernement pour faire créer à Nancy une des premières Chaires françaises d'Urologie en faveur du Professeur Paul ANDRE. Après de bonnes études secondaires, Pierre ANDRE embrassa la carrière paternelle. Il s'inscrivit à la Faculté de Médecine et il conquiert rapidement les titres d'Externe et d'Interne des Hôpitaux. Il fut, en effet, reçu premier de la promotion d'Internat de 1927. Il s'orienta alors vers la Chirurgie et fit la première partie de son Internat chez le Professeur HAMANT où il acquit une solide éducation chirurgicale générale. Puis il se tourna de façon plus précise vers l'Urologie et devint Chef de Clinique de 1933 à 1937 à la Clinique Urologique.

Il passa sa thèse le 30 janvier 1937 et se consacra plus spécialement à l'Urologie. Son père ayant pris sa retraite, Pierre ANDRE continua sa collaboration au Service d'Urologie dont le chef devint le Professeur André GUILLEMIN.

La guerre n'enleva pas Pierre ANDRE à son foyer en septembre 1939. Ayant eu au cours de ses études une pleurésie grave, il continua avant d'être mobilisé son activité hospitalo-universitaire jusqu'en juin 1940. L'exode l'amena à Montpellier chez un ami de son père, le Professeur Jeanbrau auprès duquel il passa un certain temps. Là il put se perfectionner encore dans la discipline urologique qu'il avait définitivement adoptée.

Les sombres années de guerre n'étaient guère propices à la préparation des Concours. Cependant Pierre ANDRE pu se présenter à la première session d'Agrégation d'après-guerre en 1946 à laquelle il fut reçu et fut chargé de l'enseignement de la Chirurgie générale et plus spécialement de la propédeutique et de la séméiologie.

Ayant terminé son temps d'Agrégation, il continua le même cours jusqu'au 30 septembre 1965.

Le Professeur Pierre ANDRE a rempli ses fonctions tant hospitalières qu'universitaires avec la régularité, la conscience et le dévouement le plus complet.

Il était, comme son père, d'une clarté parfaite dans ses expositions. Il voyait les choses simplement et sans ambiguïté. Sa doctrine était nette et son mode d'expression précis et sans détour. Il aimait exprimer les vérités essentielles à l'enseignement sous des formes dépouillées, stylisées et frappantes. Il estimait cette formule plus susceptible d'être retenue par des étudiants qui, pour beaucoup, avaient tendance à négliger des études pourtant essentielles, tant en Chirurgie qu'en Urologie.

Pierre ANDRE s'est intéressé à un certain nombre de questions de Chirurgie générale et de spécialité. Nous ne rappellerons que ses publications de Chirurgie urologique.

Avec son père et le Dr Grandineau, il a pris part au rapport du 32ème Congrès d'Urologie de 1932 sur les tumeurs de la vessie. C'est lui qui a recueilli les documents de cet important travail dont les conclusions n'ont guère subi de modifications à l'époque actuelle.

Sa thèse se rapporte à l'étude des résultats immédiats et lointains des ruptures de l'urètre. Il avait pu faire état de 150 cas de cette variété de traumatisme relativement rare même dans un Service à gros débit,

grâce aux archives de la Clinique urologique. C'était, à l'époque, un des rares Services où les observations bien étudiées et en ordre permettaient une statistique de valeur.

Citons encore ses travaux sur les papillomes du bassinet, sur les indications de la néphrectomie dans la tuberculose, sur les pyélites gravidiques, les kystes solidaires du rein, les épидidymites à colibacilles chez le jeune enfant. Son travail le plus important reste le rapport rédigé en collaboration avec le Professeur ANDRE en 1944 sur les résultats éloignés des néphrectomies pour cancer du rein. Là encore une statistique de 150 cas observés pendant de longues années permit d'établir des conclusions encore valables aujourd'hui.

Mais plutôt que de se complaire dans des considérations théoriques de valeur discutable, Pierre ANDRE préférait le contact direct du malade. Il aimait parler longuement avec lui, l'interrogeant sur ses occupations, sur sa famille. Il lui demandait des détails précis sur sa vie quotidienne surtout s'il était de la campagne. Lorrain lui-même, il connaissait parfaitement la psychologie de ses compatriotes et savait leur parler le langage qui leur plaisait. Son bon cœur établissait rapidement un échange de propos souvent pittoresques qui mettaient le malade en confiance et facilitaient l'acceptation d'une intervention délicate ou d'un traitement quelquefois pénible.

Son commerce était des plus agréables. Il mêlait souvent aux histoires qu'il aimait à raconter, des propos personnels un peu sceptiques, quelquefois désabusés et souvent un peu moqueurs sur les ambitieux ou les suffisants. Il aimait la vie au grand air, la promenade et la chasse où il passait avec ses amis de bons moments de détente. C'est dans cette passion favorite qu'on le reconnaissait vraiment. On le voyait vivre intensément. Il personnifiait alors selon Maurice Genevoix « l'instinct de la chasse, le besoin de chasser selon le temps et la saison, d'obéir aux conseils éternels qui vous viennent de la terre et des nuages, aux ordres clairs qui se lèvent en vous-même, qui montent en vous avec la même lenteur paisible que la lune blanche sur les champs ».

Il avait épousé en 1937, la fille aînée de son Maître le Professeur HAMANT. N'ayant pas d'enfant, il mit son cœur d'or au service des siens et, en particulier, de sa sœur frappée en pleine jeunesse d'une terrible infirmité.

Ses amis bénéficiaient aussi d'une constante et affectueuse sollicitude. Il ne songeait qu'à leur faire plaisir et avait pour tous des attentions touchantes les comblant de prévenances et de cadeaux. Sa fin rapide, comme il la désirait sûrement n'aimant pas à importuner les autres, a fait une immense peine à ceux qui le connaissaient et l'appréciaient. Tous ses collègues, ses confrères, ses élèves conservent le souvenir d'un homme droit, juste et bon, ses amis celui d'un cœur fidèle, toujours prêt à rendre service, ses malades celui d'un bon chirurgien, d'un confident et souvent d'un ami.



ARNOULD Georges

1918-1979

ELOGE par le Professeur M. WEBER

Georges ARNOULD, Professeur de Clinique de Neurologie et Psychiatrie, est décédé brutalement, le 29 janvier 1979. On ne peut manquer de remarquer la cruauté du destin, si on veut bien se rappeler qu'il y a seulement quatre mois, devant cette même assemblée, il avait prononcé, avec une émotion et un talent qui avaient touché tous les auditeurs, l'éloge funèbre de son Maître, le Professeur Pierre KISSEL, décédé le 26 août 1978. Qui aurait pu penser que, si peu de temps après, alors que rien ne le laissait craindre, il reviendrait à son collaborateur le plus proche le douloureux devoir de rendre hommage à la mémoire de son Maître.

Cruauté du destin aussi, car la mort l'a surpris alors que son nouveau Service de Neurologie à l'aménagement duquel il avait consacré beaucoup de temps, était en voie d'être inauguré officiellement.

Georges ARNOULD est né le 9 juillet 1918, à Gérardmer, dans ce département des Vosges qu'il aimait tant. Issu d'un milieu modeste, Georges ARNOULD avait affronté dès sa jeunesse les difficultés de la vie puisqu'il fut, en particulier, déporté en 1944. Toute sa carrière médicale s'est déroulée à la Faculté de Médecine de Nancy où il franchit rapidement les différents échelons hospitaliers et universitaires, grâce à ses qualités intellectuelles et de travail. Il est Externe des Hôpitaux en 1946, Interne en 47, Assistant en 52, Médecin des Hôpitaux en 55.

Il avait souvent dit et écrit qu'il devait entièrement à son Maître le Professeur KISSEL, son orientation neuropsychiatrique. Cet attachement partagé par ses condisciples et amis, Pierre HARTEMANN et Jean-Bernard DUREUX, restera sans faille tout au long des années.

Dès sa deuxième année d'Internat, il est attiré par la rigueur de l'examen neurologique, la sûreté de la conclusion et il décide d'en faire sa spécialité. Il aimait aussi à rappeler qu'auprès du Professeur KISSEL, le Professeur René ROUSSEAUX l'avait séduit par sa grande expérience et sa forte autorité, « donnant du diagnostic neurologique l'illusion d'un jeu ». Cette collaboration entre la Neurologie et la Neurochirurgie se poursuivra ultérieurement entre Georges ARNOULD et Jean LEPOIRE.

Parmi ses années d'Internat, on ne peut passer sous silence son stage dans le Service des Maladies Infectieuses du Professeur DE LAVERGNE, qui l'avait profondément marqué et pour lequel il gardait une vénération indélébile. Sur le plan universitaire. Lauréat de la Faculté en première année, il est Préparateur de Médecine Légale en 1949, Chef de Clinique Neurologique en 1951, année où il soutient sa thèse de Docteur en Médecine, Agrégé de Neurologie et Psychiatrie en 1955. A partir de cette date, il a l'entière responsabilité de l'enseignement de la Clinique Neurologique, est associé à la direction du Service de tandis que ses fonctions de Chef de Service à l'Infirmierie Saint-Julien lui permettent de nombreuses observations sur la Pathologie vasculaire cérébrale. En 1957, le Professeur PARISOT lui confie, dans le cadre de l'Office d'Hygiène Sociale, la Direction du Dispensaire de Santé Mentale, destiné au dépistage et au traitement de l'alcoolisme et à la psychiatrie d'adultes. Le 1er février 1962, il est nommé Professeur titulaire de Chaire de Clinique de Neurologie et Psychiatrie et prend la direction officielle du Service de Neurologie qui sera transféré en 1965 à l'Hôpital Saint-Julien. En 1968, il est intégré comme Professeur titulaire de Neurologie et Psychiatrie, Médecin des Hôpitaux, Chef de Service.

Durant toute sa carrière de patron, il sut accepter et favoriser l'orientation de ses premiers collaborateurs et de ses élèves : Pierre TRIDON, Jean SCHMITT, Michel LAXENAIRE, Luc PICARD, Marc Thiriet, Michel WEBER, Michel Masingue, François Briquel, Gérard BARROCHE, Jean-Eric Werner vers les voies

diversifiées de la Psychiatrie, de la Neuroradiologie, de l'Exploration fonctionnelle, de la Neuropsychologie, autant de disciplines qui lui doivent beaucoup de ce fait, tout en gardant la formation clinique et l'unité indispensable au fonctionnement du Service. Membre Ancien titulaire de la Société Française de Neurologie, il fut Président de la Société d'Oto-Neuro-Ophthalmologie de Strasbourg-Nancy et de la Société de Médecine de Nancy.

Son œuvre scientifique est considérable et il serait à la fois excessif et déplacé de vouloir citer tous les rapports, mémoires, thèses et publications qu'il a réalisés, inspirés ou dirigés. Ils touchent à tous les domaines de la Neuropsychiatrie depuis son ouvrage sur les manifestations neurologiques des maladies à virus lymphotropes, ses publications sur la pathologie vasculaire cérébrale, la sclérose en plaques, les syndromes malformatifs, les états démentiels, les céphalées, l'épilepsie, ... aucun aspect de la pathologie neurologique n'a été laissé dans l'ombre par ce clinicien hors pair. Il avait, de longue date, un attrait particulier pour les atteintes des fonctions supérieures et il essayait de développer un Département de Neuropsychologie avec la collaboration de Gérard BARROCHE qu'il avait envoyé se former chez son ami François Lhermitte à la Salpêtrière.

Enseignant très apprécié tant des étudiants du deuxième cycle que des stagiaires des CES de Neurologie, de Psychiatrie, des étudiants en Orthophonie ou de la Faculté des Sciences, il savait rendre simples et compréhensibles, les problèmes les plus difficiles de la Neurologie. Ceux qui ont eu le privilège d'y assister se rappellent comme moi, avec beaucoup d'émotion, de son éblouissante démonstration sur l'organisation de la mémoire, lors de la dernière thèse qu'il a jugée, cinq jours avant sa disparition.

Mais peut-être plus encore que ses qualités d'enseignant, nous garderons un souvenir impérissable de sa valeur de clinicien. Formé de façon directe et objective à la Neurologie, il était resté un clinicien remarquable, sachant discuter un diagnostic en l'argumentant par une analyse séduisante, se rapportant à sa propre et grande expérience et s'aidant de références qu'il nous amenait le soir ou le lendemain. Combien de fois a-t-il tempéré notre désir de réaliser des examens complémentaires en nous montrant leur inutilité théorique ou pratique à propos de tel ou tel cas. Il était cependant très ouvert aux nombreuses techniques apparues tout au long de ces dernières années, cherchant à les comprendre, les assimiler, mais aussi les critiquer à bon escient.

La personnalité du Professeur Georges ARNOULD, pour ceux qui le connaissaient, mal ou peu, était assez difficile à cerner. Il apparaissait comme un homme affable, d'une extrême courtoisie, d'une foi simple et solide, mais toujours discret et réservé. Mais cette discrétion, que certains lui reprochaient n'était qu'apparente. Certes, il n'aimait pas les honneurs, il détestait les intrigues, mais par contre, et les différents collègues et amis que nous avons reçus lors de nos réunions de Neurologie, ses collègues et amis, ses camarades d'Internat pourraient en témoigner, il était très à l'aise dans une atmosphère amicale et chaleureuse. Il avait noué des liens d'amitié très étroits avec plusieurs Maîtres de la Neurologie française, dont François Lhermitte à Paris, Bernard Schott à Lyon, Francis Rohmer à Strasbourg.

Tous ses amis, ses collaborateurs, ses élèves ont apprécié ses qualités de cœur, son honnêteté, sa disponibilité, son dévouement, sa conscience professionnelle.

Il savait recevoir avec une grande simplicité et beaucoup de chaleur ; beaucoup d'entre nous l'ont particulièrement noté dans sa ferme vosgienne de Tendon où libéré des soucis de la direction d'un Service aussi actif que celui de Neurologie il était plus détendu, plein d'humour et de chaleur humaine, auprès de Mme ARNOULD, sa compagne pendant trente ans. Ces moments de détente lui permettaient aussi de se livrer au plaisir de la lecture et d'enrichir sa culture historique. Il aménageait progressivement cette maison de campagne où il comptait passer une retraite paisible dans sa région de prédilection.

Le Professeur Georges ARNOULD restera pour nous le modèle du bon patron. Que Mme Arnould, dont le courage et la dignité dans cette épreuve sont admirables, que ses fils Pierre et Jean, pour lesquels il a tant fait, soient assurés de notre douloureuse affliction.



BACH Marie-Joseph

1809-1886

EXTRAIT de « Un siècle de Chirurgie à Nancy » par le Professeur A. BEAU

Numéro Spécial du Centenaire de la Revue (1874-1974) - *Annales Médicales de Nancy*

Marie-Joseph BACH est né à Sultz (Haut-Rhin) en 1809.

Elève à la Faculté de Strasbourg, il soutient sa thèse de Doctorat le 28 août 1832, consacrée aux ruptures des symphyses du bassin dans l'accouchement. Il est attaché à cette Faculté comme Prosecteur d'Anatomie puis comme Chef de Clinique et enfin comme Chef des Travaux anatomiques (1837).

En 1834, il avait brillamment concouru pour l'Agrégation de Chirurgie en présentant un mémoire sur les méthodes de traitement dans les fractures des os longs. Agrégé libre en 1854, il est rappelé à l'exercice en 1856 puis nommé Professeur de Pathologie Externe dans une Chaire créée à la Faculté de Strasbourg.

Excellent enseignant, BACH fut à la fois un chirurgien remarquable et un anatomiste éprouvé. Employant de fines techniques d'injection, il décrit la structure des canaux galactophores et le système veineux rachidien. Par trois fois, ses mémoires seront couronnés par l'Académie de Médecine.

L'annexion de Strasbourg fut pour BACH une douloureuse épreuve à laquelle il ne put se résigner.

En 1880, il demande sa retraite par anticipation pour regagner son Alsace natale où il termine sa vie le 3 novembre 1886 à Bergheim.



BARABAN Léon

1850-1905

ELOGE par le Professeur F. GROSS

Né le 15 septembre 1850, à Oëlleville, dans le canton de Mirecourt, Léon BARABAN a fait ses études au collège de la Malgrange, où il a laissé les meilleurs souvenirs et conservé l'amitié de ses Maîtres. Après avoir conquis le diplôme de bachelier ès lettres, le 3 août 1868, et l'année suivante, à la même date, celui de bachelier ès sciences complet, Léon BARABAN choisit la carrière médicale et prit sa première inscription de Médecine, en novembre 1869, à l'ancienne Ecole Préparatoire de Médecine et de Pharmacie de Nancy. Il s'apprêtait à suivre l'enseignement des SIMONIN, Victor PARISOT, BLONDLOT, DEMANGE, POINCARE, LALLEMENT, lorsque éclata la fatale guerre de 1870.

Nos régions de l'Est, hélas, sont envahies ; la classe à laquelle appartenait Léon BARABAN, est appelée sous les drapeaux ; mais le village où il est né et le chef-lieu de canton, Mirecourt sont occupés par l'armée allemande. Il va se présenter à la conscription à Vittel. Léon BARABAN est envoyé à Brest et versé dans le corps des fusiliers marins. Loin de son pays natal, loin des siens, il fait le plus dur apprentissage, et remplit avec dévouement son devoir pendant la longue et douloureuse durée de la guerre.

De retour en Lorraine, après sa libération, il revient à Nancy, reprend le cours de ses études de Médecine ; il est reçu Docteur en avril 1875. Simple élève, BARABAN avait déjà pris le goût des travaux et des recherches de laboratoire, et la thèse qu'il a présentée à la Faculté est une étude expérimentale sur les effets toxiques du tartre stibié, qu'il avait entreprise dans les Laboratoires de nos collègues FELTZ et RITTER. Son assiduité, son goût et ses aptitudes spéciales pour les travaux d'anatomie pathologique, aptitudes admirablement servies par une grande habileté dans le maniement du scalpel et du microscope, désignèrent bientôt le jeune Docteur pour les fonctions de Chef des Travaux.

Nommé à cet emploi, en janvier 1878, il se distingua aussitôt par la précision, la minutie, la conscience qu'il sut apporter à ses travaux. Nous admirons tous, aujourd'hui encore, les nombreuses et belles préparations d'Anatomie et d'Histologie pathologiques dont il a su enrichir, dès son entrée en fonctions, non seulement les collections du Laboratoire d'Anatomie pathologique, mais encore le Musée de la Faculté, auquel il fut bientôt attaché en qualité de Conservateur. BARABAN devait viser plus haut ; encouragé par ses Maîtres, il se prépara à l'Agrégation. Ses connaissances étendues en Anatomie pathologique formaient chez lui une base solide pour la spécialisation aussi bien en Médecine qu'en Chirurgie. Son goût pour les études anatomiques détermina son choix. Il se présenta au Concours pour l'Agrégation de Chirurgie et fut reçu Agrégé en juillet 1883.

Presque aussitôt après, la Chaire d'Histologie devint vacante par suite de la mort de notre regretté collègue MOREL. Nul n'était mieux préparé à l'enseignement de l'Histologie que Léon BARABAN. Sa grande compétence, son expérience acquise au Laboratoire auquel il avait été attaché antérieurement, la minutie qu'il savait apporter aux recherches si délicates de la science du microscope, le signalèrent à l'attention de la Faculté, qui le présenta en première ligne au choix du Ministre de l'Instruction publique, pour occuper la Chaire. Par décret du 28 avril 1891, il fut nommé Professeur d'Histologie à la Faculté de Médecine.

Notre collègue ne resta guère longtemps chargé de cet enseignement. En juillet 1893, il est nommé titulaire de la Chaire d'Anatomie pathologique, devenue vacante par la mort de son ancien Maître, le Professeur FELTZ.

BARABAN rentra ainsi dans le Laboratoire auquel, pendant de longues années, il avait été attaché en qualité de Chef des Travaux, et put s'adonner définitivement à ses études favorites d'Anatomie pathologique. La caractéristique de l'enseignement de notre collègue a été la méthode et la conscience. Il ne s'aventurait guère dans les hypothèses, si souvent hasardeuses. C'est le scalpel à la main, l'œil sur le microscope, qu'il observait, étudiait et constatait tout fait nouveau avant de l'enseigner.

Nous ne possédons que peu de travaux de notre collègue ; mais tous reflètent les qualités du chercheur modeste et habile, n'avançant une interprétation, une donnée nouvelle, que lorsqu'il pouvait la baser sur des démonstrations maintes fois répétées et vérifiées. Telles ses études sur l'épithélium des séreuses et ses altérations, ses recherches sur l'épithélium des voies aériennes, sur diverses productions morbides, sur des questions spéciales de parasitisme. Si ses publications personnelles sont peu nombreuses, quelle longue série ne pourrais-je citer de travaux de collègues, de thèses d'élèves, dans lesquels se trouvent relatées des descriptions soit d'Histologie, soit d'Anatomie pathologique, dues aux patientes études faites par le Professeur BARABAN ou sous sa direction.

Et puis, après les recherches de Laboratoire, quels soins notre collègue n'a-t-il pas donnés aux travaux pratiques des élèves ! Nous lui devons une organisation nouvelle. Au Laboratoire d'Anatomie pathologique, chaque élève est directement initié, par un apprentissage pratique, à tous les procédés d'investigation du corps humain, pour y découvrir les altérations morbides, et nos jeunes Docteurs, grâce à cette initiation associée à d'autres enseignements spéciaux puisés à la Faculté, n'auront plus de surprise plus tard, lorsqu'ils auront à scruter, le scalpel en main, les laborieux problèmes que leur pose, entre autres, la Médecine légale.

Reconnaissant les services rendus par notre collègue à l'enseignement et à l'instruction des élèves, le Ministre de l'Instruction publique lui décerna successivement les Palmes Académiques et la Rosette d'Officier de l'Instruction publique (1885 et 1893).

BARABAN ne s'adonnait pas à la pratique médicale ; mais il n'oubliait pas qu'il était médecin, quand les pauvres de son quartier de Saint-Pierre recouraient à ses conseils. Foncièrement charitable, il prodiguait à tous sa personne, son expérience, et souvent sa bourse ; il acquit ainsi une grande popularité qui lui ouvrit les portes du Conseil municipal. Des voix plus autorisées diront combien il s'est dépensé dans ses fonctions de Conseiller, de Membre du bureau de bienfaisance ; quels ont été les services rendus, comme Adjoint, à l'administration de la cité.

Sa grande activité, son labeur incessant, son dévouement à ses fonctions multiples, devaient bientôt ruiner sa santé. Une première atteinte, il y a trois ans, avait déjà donné de sérieuses inquiétudes à ses collègues, à ses amis. A peine remis, et malgré les conseils qui lui furent donnés à l'époque, il se fit illusion sur l'état de ses forces, reprit toutes ses occupations. Lorsque, sur la fin de l'été dernier, nous apprîmes que BARABAN était de nouveau alité, nos appréhensions devinrent aussitôt grandes. Nous avons suivi l'évolution inexorable du mal qui devait nous l'enlever. Et quand nous songeons que notre collègue, qui avait passé sa vie à scruter les lésions multiples cachées dans l'organisme et à les méditer, devait suivre avec un jugement sûr le drame pathologique dont son propre organisme était le théâtre, une sympathie douloureuse nous étreint. C'est dans la fermeté de ses convictions qu'il a trouvé, sans doute, la force d'âme et la résignation pour attendre avec sérénité l'heure fatale du dénouement.

BARABAN disparaît dans la force de l'âge, terrassé par la terrible maladie dont le germe peut-être, que savons-nous, fut puisé dans ses recherches de Laboratoire, victime du devoir professionnel et surmené par une activité incessante de dévouement. Nous conserverons à la Faculté de Médecine le souvenir impérissable du collègue excellent, du Maître aimé de ses élèves. Puissent les regrets que sa perte nous inspire apporter quelque consolation aux siens ! Au nom de la Faculté de Médecine, cher collègue, adieu !



BARTHELEMY Marc

1881-1967

EXTRAIT de « Un siècle de Chirurgie à Nancy (1874-1974) » par le Professeur A. BEAU

Numéro Spécial du Centenaire de la Revue (1874-1974) - *Annales Médicales de Nancy*

Le Professeur BARTHELEMY devait diriger la Clinique chirurgicale A jusque 1949.

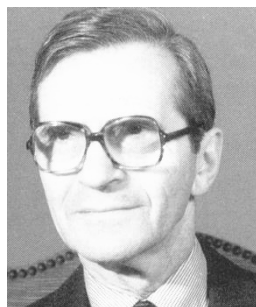
Né à Nancy, en 1881, Marc BARTHELEMY avait été successivement Aide de Clinique (1905) puis Chef de Clinique du Professeur GROSS (1906-1908). Il avait soutenu sa thèse de Doctorat en 1906 sur les « Indications thérapeutiques dans les névralgies faciales rebelles ».

Reçu au Concours d'Agrégation de Chirurgie en 1920, chargé pendant de nombreuses années de l'enseignement de la Chirurgie opératoire, il fut titularisé en 1937 dans la Chaire théorique de Pathologie chirurgicale.

Le Professeur BARTHELEMY a publié nombre d'observations cliniques intéressantes et des ouvrages didactiques de séméiologie chirurgicale.

Compléments (B. LEGRAS)

Le Professeur BARTHELEMY, né le 10 juin 1881 à Nancy, est décédé en son domicile à Nancy le 12 décembre 1967. Il était Officier de la Légion d'Honneur et décoré de la Croix de Guerre 1914-1918.



BEAU Antoine

1909-1996

ELOGE par le Professeur J. PREVOT

Le Doyen BEAU a été atteint par la limite d'âge le 1er octobre 1979 et certains d'entre vous ne l'ont pas connu dans sa vie active de sorte qu'on ne peut pas lui rendre hommage sans évoquer quelques points de l'histoire contemporaine de la Faculté et des Hôpitaux de Nancy.

En septembre 1946, sortant du PCB, je fréquentais, pour un stage d'initiation, le Service de Chirurgie du Professeur HAMANT, très réputé à l'époque. Sortant de l'Hôpital Central avec un externe à qui je venais de remettre mes tickets de cigarettes pour me faire bien voir, je remarquai sur le trottoir un couple singulier : un homme grêle aux cheveux blancs, en brosse, mais surtout petit, et à côté de lui un autre très grand, assez maigre, à l'allure distinguée et au physique avantageux. Je les aurais laissé passer vers la porte Saint Nicolas sans plus y faire attention, si l'Externe en veine de confiance ne m'avait confié que le petit était le Professeur LUCIEN et le grand le Professeur BEAU, jeune Agrégé d'Anatomie, sortant à peine d'une guerre où il s'était brillamment distingué. « Un chic type » reprenait mon interlocuteur, « très bon enseignant ».

Né en février 1909, le Professeur BEAU avait été nommé Agrégé d'Anatomie en 1939. Il avait alors 30 ans et déjà de brillants états de service : sorti premier de l'Ecole de Santé militaire de Lyon, premier de l'Ecole d'Application du Val de Grâce, il avait quitté l'armée dont il craignait les contraintes. Cinq fois Lauréat de la Faculté de Médecine, Major de l'Internat, il était Secrétaire de l'Association des Anatomistes.

A vrai dire, tous les étudiants de l'époque ont pu éprouver l'enseignement du jeune Professeur BEAU dans cet amphithéâtre A de l'Institut d'Anatomie, vertigineux et surchargé, où s'entassaient ensemble les étudiants des deux premières années, ceux de première année étant régulièrement repoussés vers le haut, à coups d'insultes méprisantes et de horions, jusqu'à se trouver assis sur les marches d'escalier. L'enseignement du Professeur BEAU, devenu titulaire de la Chaire d'Anatomie en 1948, remarquablement clair et didactique, était très apprécié et tous les étudiants fréquentaient et conservaient ses cours. Qui ne se rappelle sa description du périnée humain où il nous expliquait, avec une coquetterie glaciale majestueuse et solennelle, que nous nous trouvions dans l'amphi., assis sur le releveur de l'anus avec les fosses ischio-rectales en dessous et l'anus à l'emplacement de la chaise. Cet enseignement était complété par un contact direct en salle de Travaux pratiques, la « salle de bidoche » où dans une blouse impeccablement blanche, le Professeur BEAU faisait les cents pas, assisté de son équipe, les Docteurs SOMMELET, MARCHAL et Hahn, qui se penchaient avec intérêt sur nos dissections malhabiles. En fait, les étudiants adoraient le Professeur BEAU, qui, en plus, n'était pas trop dur aux examens. Je me souviens avoir participé à une collecte entre étudiants pour offrir un cadeau à l'occasion de la naissance de son deuxième enfant.

Sur le plan hospitalier, le Professeur BEAU, Chirurgien des Hôpitaux depuis 1946, était jusqu'en 1955 titulaire du Service des Consultations chirurgicales, mais comme il n'avait ni lit, ni malade, il fréquentait assidûment le Service de son ami le Professeur René ROUSSEAU qui initiait à Nancy les premiers pas d'une Neurochirurgie hésitante.

En février 1955, le Professeur ROUSSEAU, encore très jeune, devait décéder prématurément d'un cancer du poumon et cet événement inattendu bouleversait toutes les prévisions établies au bureau central des chefs de Service : la succession du Professeur HAMANT qui lui revenait était remise en question et devait

finalement aboutir au Professeur BODART titulaire de la Chaire d'Orthopédie et Chirurgie Infantile dont le Service devenait vacant. Du coup, ce Service fut confié au Professeur BEAU en juin 1955.

Il est surprenant de constater combien mon Maître, que rien ne prédestinait à la Chirurgie pédiatrique à ce moment, sut s'adapter à cette discipline nouvelle.

D'emblée il se sépara des adultes et des vieillards qui encombraient le Service fumant à qui mieux mieux et polluant les lieux avec leurs plâtres malodorants. Dès 1959, il participa à la création de la FEVRE de Paris. Titulaire au Comité Consultatif d'Anatomie, il sauta tout naturellement et prestement à celui de Chirurgie infantile avec Pellerin, Borde, Jaubert de Baulieu et Pasquie dès qu'il obtint en 1963 la Chaire de Chirurgie Infantile nouvellement créée pour lui.

Entre temps, il avait été élu en 1960 Doyen de la Faculté de Médecine par un vote unanime ; il combinait avec bonheur cette lourde charge avec la conduite d'un Service Hospitalier dont l'activité, favorisée par le baby-boom de l'après-guerre, prenait de plus en plus d'ampleur. Chaque jour, après les obligations de son Service où il arrivait ponctuellement à 9 heures, il partait à pied à la Faculté rue Lionnois vers 11 heures pour retrouver ses « paroissiens » comme il se plaisait à le dire, qui venaient lui exposer leurs problèmes et où s'échafaudait la politique de la Faculté.

Les services qu'il a rendus à la communauté universitaire pendant cette période sont exceptionnels. Jouant de son influence et de son autorité, il a réussi à nommer ou à faire nommer plus exactement, près de 70 Professeurs Agrégés ; certes les circonstances n'étaient pas les mêmes qu'à l'heure actuelle car les Facultés étaient en pleine expansion ; en tous cas, on peut dire que la plupart d'entre les plus anciens d'entre nous peuvent se prévaloir d'avoir eu un soutien actif et efficace de sa part ; ce soutien a été, il faut le reconnaître, parfois rapidement oublié ce qui l'attristait beaucoup.

D'une haute stature, il savait le cas échéant adopter en public une attitude d'autorité, froide et distante. En mai 1968, il avait su, avec des accents gaulliens contre la « chienlit », mater la révolte des étudiants contestataires et se maintenir dans son poste alors que dans ce grand bouleversement d'autres Doyens et des plus nombreux se couchaient et mordaient la poussière.

En 1970, il fut mis en minorité par un groupe de jeunes loups qui proposaient des postes à tout le monde par la création de deux Facultés, pardon, de deux UER. Dans tous les temps, cet argument électoral a toujours eu beaucoup de succès ; les deux UER qui distinguaient Nancy d'autres Facultés plus importantes qui avaient su rester unitaires, n'ont d'ailleurs pas vécu beaucoup plus longtemps que les ans de la Révolution ; il y a bien longtemps que nous ne sommes plus en nivôse. En tous cas, cette injustice l'affecta beaucoup et il me reprochait souvent d'avoir voté moi aussi contre lui. *Tu quoque mi fili !*

Le Professeur BEAU devait diriger la Clinique Chirurgicale Infantile dès octobre 1955 et jusqu'en 1979 avec autorité, compréhension et humanité. Dans cette longue période, il était devenu membre des plus hautes instances de cette discipline et il a œuvré de façon déterminante, avec le Professeur NEIMANN, pour la réalisation d'un Hôpital d'Enfants digne de Nancy qui a fini par émerger, mais si tard que cet Hôpital a ouvert en 1982 et que le Doyen BEAU, en retraite depuis 1979, n'a pas pu y exercer.

Comme tout homme actif, il craignait la retraite mais il a su trouver initialement deux dérivatifs à cette « mort lente » : d'une part le Musée de la Faculté rassemblé dans les anciens locaux de la Physique, rue Lionnois, qu'il se plaisait à faire visiter, et si bien remis en valeur par le Doyen actuel à Brabois, d'autre part l'Académie de Stanislas qui convenait bien à son érudition d'humaniste, qu'il charmait par ses conférences et qui le porta à la Présidence pendant plusieurs années.

J'allais le voir régulièrement pendant toute cette période de 1979 à 1996, d'abord au Musée, puis ensuite chez lui ; au début, il dirigeait des thèses, gardait le contact avec de nombreux collègues et amis mais progressivement, ces dernières années, il était devenu comme le Maître Cornille d'Alphonse Daudet faisant tourner les ailes de son moulin à vent sans grain sous les meules et portant toujours le même sac de farine pour toujours faire face et bien montrer une activité soutenue. En fait, il s'ennuyait : « revenez » me disait-il ; il adorait être mis au courant de la vie des Hôpitaux et de la Faculté, avait des opinions sur l'évolution des choses ; pris par les occupations quotidiennes, je ne suis pas assez venu le voir.

Plus récemment, toujours droit et fier, il vacillait sur des jambes tremblantes. Lors de ma dernière visite, j'avais compris qu'il avait cessé de lutter et s'en remettait à la destinée, chemin dans lequel une foi chrétienne l'accompagnait. Il nous a quittés le 17 septembre dernier, à l'âge de 87 ans mais j'ai encore peine à croire que je ne verrai plus sa haute stature.

Officier de la Légion d'Honneur, Commandeur des Palmes Académiques, titulaire de multiples autres décorations étrangères dont de prestigieuses, Membre Correspondant de l'Académie de Médecine et je

pas sur tellement de titres, le Professeur BEAU a marqué son époque en homme de bien, d'une honnêteté intraitable, ennemi du favoritisme et des compromissions, à tel point qu'il n'a jamais utilisé ses fonctions pour obtenir des avantages et que son Service était constamment le dernier à bénéficier de travaux, de personnel ou de matériel. Digne successeur du Doyen PARISOT, le Doyen BEAU a donné un lustre incomparable à la Faculté de Médecine. Précurseur dans beaucoup de domaines, dont l'Enseignement Post-Universitaire, il a su favoriser les jeunes générations dont il s'occupait déjà lorsqu'il était Chef de Travaux d'Anatomie. Son rayonnement, sa compétence, son érudition, étaient reconnus de tous. En bref, il a fait tout son devoir et il l'a bien fait. Toute sa vie témoigne d'un labeur incessant au service des autres et de la Faculté.

Le temps efface malheureusement des souvenirs qui disparaîtront avec notre génération. Ainsi l'œuvre du Doyen BEAU risque-t-elle de se délayer et de sombrer progressivement dans l'oubli. Aussi je voudrais en terminant émettre un vœu qui est que son buste vienne prendre une place privilégiée dans ce nouveau Musée de la Faculté de sorte que le Doyen BEAU ne soit pas ignoré des générations montantes, que son œuvre reste honorée à sa juste valeur et que son souvenir perdure au fil des années.

Je renouvelle à Mme Beau, à ses enfants et petits-enfants qu'il aimait tant, la profonde émotion de tous les élèves du Doyen BEAU dont je n'ai pu être qu'un timide interprète.



BEAUNIS Henri

1830-1921

ELOGE par le Professeur F. GROSS

Henri BEAUNIS est né à Amboise (Indre-et-Loire), le 2 août 1830. Après des études secondaires au collège de Rouen, il obtint successivement les diplômes de bachelier ès lettres (1848) et de bachelier ès sciences physiques (1849). Il commença ses études de Médecine à l'Ecole secondaire de Rouen (1848-1850), les continua à la Faculté de Médecine de Paris, et, son père venant d'être nommé Directeur des Contributions Indirectes à Rodez, il les acheva à la Faculté de Médecine de Montpellier, où il a été reçu Docteur, en 1856, après avoir présenté une thèse intitulée « De l'habitude en général ».

BEAUNIS se destine à la Médecine militaire ; il est reçu stagiaire au Val de Grâce. Nommé major de deuxième classe en 1856, de première classe en 1859, il est successivement attaché aux Hôpitaux de la division d'Alger, puis au deuxième Régiment du génie. Nommé Médecin-major de deuxième classe en 1860, il est venu, en 1861, à Strasbourg, comme répétiteur à l'Ecole du Service de Santé militaire, fonction qu'il exerça jusqu'en 1870.

C'est durant cette période qu'en mai 1863, se place son Concours pour l'Agrégation de Médecine (section des sciences anatomiques et physiologiques), concours brillant dont il reste une thèse remarquable intitulée « Anatomie générale et physiologie du système lymphatique ».

Après les trois années de stage, jadis réglementaires, il prend, en 1866, une part active à l'enseignement de la Faculté de Médecine de Strasbourg, par un cours complémentaire de Physiologie, dont il a ultérieurement publié le programme. Il est en même temps attaché à l'Hôpital militaire de Strasbourg, où il est chargé du Service des vénériens.

En 1870, BEAUNIS est resté à l'Hôpital militaire pendant le siège et le bombardement de Strasbourg, et a été appelé ainsi à donner ses soins aux nombreux blessés qui y ont été journellement apportés. Il a ensuite quitté pour être affecté en qualité de Médecin-chef à l'ambulance de la 1ère division du 18ème corps d'armée qu'il a suivi dans les dures épreuves des campagnes de la Loire et de l'Est. BEAUNIS a rendu compte de ses services pendant la guerre, dans ses « Impressions de campagne 1870-1871 ».

Le décret du 1er octobre 1872 de transfèrement de la Faculté de Médecine de Strasbourg à Nancy confie à BEAUNIS, Agrégé de la Faculté de Médecine de Strasbourg, la Chaire de Physiologie devenue vacante par suite de la mort du titulaire Küss, dernier maire français de Strasbourg, décédé le 1er mars 1871, à l'Assemblée Nationale de Bordeaux, où il s'était rendu à la tête des députés d'Alsace.

Le Professeur BEAUNIS a été le créateur de l'enseignement de la Physiologie à la Faculté de Médecine de Nancy. Un Laboratoire absolument rudimentaire lui est d'abord attribué au rez-de-chaussée du bâtiment de l'ancienne Ecole supérieure de garçons, place de l'Académie, aujourd'hui place Carnot, bâtiment mis à la disposition de la Faculté de Médecine, pour une première installation purement provisoire. Instruments, appareils ont été envoyés par le Ministre de l'Instruction publique et ont permis au Professeur BEAUNIS de compléter l'enseignement théorique par les expériences nécessaires et d'organiser des conférences et travaux pratiques, qui, bien que nullement obligatoires encore, aient été suivis par un certain nombre d'élèves.

C'est en 1875-1876 qu'un Laboratoire de Physiologie, en tout point satisfaisant à l'époque, a été installé au premier étage de l'aile droite du bâtiment élevé le long de la rue de la Ravinelle, sur le terrain du jardin de l'Académie, et mis à la disposition de la Faculté, bâtiment actuellement occupé par l'Institut de Zoologie de la Faculté des Sciences. Dans son nouveau Laboratoire, BEAUNIS a pu développer

l'organisation de ses Travaux pratiques. Les élèves y sont venus de plus en plus nombreux ; bientôt ils n'ont plus pu être admis que par séries. Le succès ainsi obtenu démontrait toute la valeur de la direction du Maître.

D'autre part encore, le Professeur BEAUNIS installa dans son Laboratoire, les instruments et appareils nécessaires aux études et aux travaux de Physiologie. Il y fit les expériences et les recherches exposées dans les mémoires qui ont illustré son trop court passage à Nancy.

Anatomiste et physiologiste éminent, professeur érudit, travailleur de laboratoire, expérimentateur passionné, BEAUNIS s'était acquis une réputation justement méritée par ses travaux d'Anatomie et de Physiologie.

Son premier travail, conçu avec la collaboration de son collègue BOUCHARD, Agrégé à la Faculté de Médecine de Strasbourg et de Nancy, plus tard Professeur d'Anatomie à la Faculté de Médecine de Bordeaux, est un traité d'Anatomie hautement apprécié, intitulé « Nouveaux Eléments d'Anatomie Descriptive et d'Embryologie ». La première édition remonte à 1867, et a été rédigée à Strasbourg. Quatre éditions ultérieures, deuxième édition en 1873, troisième édition en 1879, quatrième édition en 1885 (traduite en espagnol), cinquième édition en 1893 (volume de 1072 pages avec 557 figures dont 272 originales), démontrent toute la valeur de l'ouvrage. Comme complément, il convient d'ajouter « le Précis d'Anatomie et de Dissection » (volume de 568 pages), publié en 1887, également écrit en collaboration avec BOUCHARD, et traduit successivement en espagnol et en italien.

Nommé Professeur de Physiologie, BEAUNIS publia bientôt un ouvrage de haute importance, les « Nouveaux Eléments de Physiologie Humaine » comprenant les principes de la Physiologie comparée et de la Physiologie générale, avec une première édition en 1876 (volume de 1140 pages avec 282 figures), bientôt suivie d'une deuxième édition en 1880, puis d'une troisième édition en 1888, en deux volumes de 730 et 936 pages avec 241 et 626 figures, dont la majeure partie est originale.

Comme annexes, il convient de citer le Programme du cours complémentaire de Physiologie fait à la Faculté de Médecine de Strasbourg et publié à Nancy en 1872 ; puis une leçon d'ouverture du cours de Physiologie faite à la Faculté de Médecine de Nancy, en 1875, sur les Principes de la Physiologie ; une autre leçon d'ouverture du cours de Physiologie, en 1878, sur Claude Bernard.

Nous croyons devoir rapprocher de ces leçons d'ouverture, en raison de son intérêt tout particulier, un discours fait par BEAUNIS à la séance de rentrée de la Faculté de Médecine, le 31 octobre 1888, sur l'Ecole du Service, de Santé militaire de Strasbourg et la Faculté de Médecine de Strasbourg de 1856 à 1870. Nombreuses sont les communications faites aux Sociétés savantes (Académie des Sciences, Académie de Médecine, Société de Biologie, Société de Psychologie physiologique, Sociétés de Médecine de Strasbourg et de Nancy, Société des Sciences de Nancy) ; les mémoires et articles divers publiés dans les Revues et Journaux de Sciences et de Médecine (*Revue philosophique*, *Revue scientifique*, *Gazette médicale de Strasbourg*, *Gazette médicale de Paris*, *Revue médicale de l'Est*, *Science et Nature*, etc.)

Lorsqu'en 1883, son collègue à la Faculté de Médecine, le Professeur de Clinique médicale BERNHEIM entreprit ses travaux sur la suggestion et l'hypnotisme, BEAUNIS s'intéressa aussitôt à la question et ses dernières publications à Nancy portent sur l'étude physiologique de cette partie de la science médicale. BEAUNIS a été un des initiateurs de l'étude de la psychologie scientifique en France.

L'activité et le dévouement que BEAUNIS n'a cessé d'apporter à l'accomplissement de ses fonctions de Professeur de Physiologie et de Directeur des Travaux pratiques se rapportant à sa Chaire, le labeur continu qu'il consacrait à côté de ses charges universitaires à des travaux personnels ont eu un retentissement fâcheux sur son état de santé et l'ont déterminé à faire valoir prématurément ses droits à la retraite.

BEAUNIS a été nommé Professeur Honoraire de la Faculté de Médecine de Nancy par décret du 15 janvier 1894. Il a été un des Membres assidus des Sociétés de Médecine de Strasbourg et de Nancy, de la Société des Sciences de Nancy ; il a été un des Membres fondateurs de la *Revue Médicale de l'Est*. Il était Chevalier de la Légion d'Honneur (1870), Officier d'Académie (1873) et de l'Instruction publique (1881).

BEAUNIS a quitté Nancy, laissant parmi ses collègues de la Faculté, les regrets les plus sincères et un sentiment de profonde reconnaissance pour la collaboration si précieuse qu'il avait apportée à l'installation de la Faculté de Médecine de Strasbourg à Nancy et dont il avait hautement contribué à assurer tout le succès. Il s'est d'abord retiré à Paris, où il avait continué ses études préférées et avait été appelé à organiser à la Sorbonne, le premier Laboratoire de Psychologie physiologique. Nous connaissons

de lui un compte-rendu de ses travaux de l'année 1892. Lorsqu'il quitta la capitale, il alla demeurer en Normandie, aux Veulettes, plus tard à Cannes et enfin au Cannet dans les Alpes-Maritimes.

En sus de tout l'intérêt qu'il a continué à porter aux progrès de la science et en particulier de la Physiologie et de la Psychologie, BEAUNIS s'adonnait avec passion à la musique, à la peinture, au modelage, enfin à des œuvres littéraires. Nous connaissons de lui une longue liste de publications, en prose et en vers⁴.

Deux événements ont profondément touché le Professeur BEAUNIS pendant ses dernières années. Lors de l'inauguration de l'Université de Strasbourg, le 21 novembre 1919, il a été nommé Professeur Honoraire de la Faculté de Médecine de Strasbourg. La distinction qui lui a été accordée devait lui rappeler le brillant début de sa carrière universitaire à la Faculté de Médecine de Strasbourg, dont il a si puissamment contribué à importer les nobles traditions à Nancy.

Par un décret de 1919, le Ministre de l'Instruction publique lui accorda la Rosette si hautement méritée d'Officier de la Légion d'Honneur à laquelle il appartenait comme Chevalier depuis 1870. Le Professeur BEAUNIS vient de mourir à l'âge de 91 ans, le 11 juillet dernier, dans sa propriété du Cannet.

J'ai tenu à faire connaître en ces lignes, la vie si dignement et noblement remplie du Professeur BEAUNIS, qui laisse les plus sincères regrets parmi tous ceux qui ont eu le bonheur de l'approcher, parmi les nombreux élèves qui ont profité de son fructueux enseignement, ses collègues des Facultés de Médecine de Strasbourg et de Nancy, auxquels il avait apporté la collaboration la plus dévouée et la plus utile dans l'accomplissement de leur tâche. J'ai encore à remplir le douloureux devoir de payer par cette notice un tribut de reconnaissance personnelle et d'affection au collègue aimé et estimé, dont la Faculté de Médecine déplore la perte, et profondément attristé, je viens rendre un dernier hommage à sa mémoire.

Compléments : EXTRAIT de « Les sciences physiologiques et physico-chimiques » par le Professeur P. ARNOULD

Numéro Spécial du Centenaire de la Revue (1874-1974) - *Annales Médicales de Nancy*

Le domaine de recherche de BEAUNIS était essentiellement le système nerveux, et plus spécialement la psycho-physiologie. Ses travaux dans ce domaine furent récompensés par la création à la Sorbonne, en 1889, d'un laboratoire de psychologie physiologique dont il fut nommé le Directeur (non rétribué) *. L'atmosphère de Nancy était certes propice à une telle orientation, en vertu notamment des retentissants travaux de BERNHEIM et de son école. Dans un livre paru pour la première fois en 1886 (« Le somnambulisme provoqué »), BEAUNIS relate ses propres recherches sur l'hypnotisme, recherches intéressantes en ce sens qu'elles tendaient à obtenir des mesures de grandeurs physiologiques au cours de l'hypnose (mesure de divers temps de réaction, mesure de la force musculaire). En 1892, BEAUNIS eut des ennuis de santé assez graves pour qu'il dut demander sa mise en congé, puis prendre une retraite anticipée en 1894 ; il avait alors 64 ans.

*** Note (B. LEGRAS)**

Durant sa courte direction de ce laboratoire, BEAUNIS avait écrit « les Sensations internes » (1889) et fondé, avec A. Binet (créateur du premier test pour mesurer l'intelligence), *l'Année Psychologique* (Revue qui reste une des sources de documentation les plus précieuses de la psychologie scientifique).

⁴ L'Italienne. Scènes des guerres contemporaines. Drame en un acte et deux tableaux, en vers, Alger, 1859 ; Les Suppliants d'Eschyle. Drame lyrique en deux tableaux, en vers, Paris, 1891 (sous le pseudonyme de Paul Abaur) ; Contes physiologiques. Mme Mazurel, Paris, 1895 (sous le pseudonyme de Paul Abaur) ; Les Fantoques de la Côte d'Azur. Fantaisie-Revue en 1 acte et en vers, 1908 ; Théâtre composite (huit pièces de théâtre), 1911 ; La fille naturelle. Comédie en 3 actes, en prose, 1913 ; Marcelle. Drame en 5 actes, en prose, 1913 ; Deux drames d'Eschyle. Prométhée enchaîné. Les sept devant Thèbes, 1913 ; Poésies (1850-1913), Fantaisies-Boutades, Feuillettes d'album, Images d'Epinal, Scènes antiques, Préhistorique, Entre cour et jardin, Fragments philosophiques, Hermine, 1913 ; Heures tragiques, 1870-1871, 1914-1919 ; Poésies, 1919 ; L'Après-Guerre. Considérations sur les conséquences morales et physiques de la guerre et sur les moyens de réaliser l'Union sacrée de la paix, 1919 ; La paix. Vers l'avenir, 1919 ; Sonnets d'art, 1920 ; Sonnets fantaisistes ; Silhouettes contemporaines, 1920.



BERNHEIM Hippolyte

1840-1919

ELOGE par le Professeur R. SIMON⁵

Journal Médical de Strasbourg, 1975

Rares sont actuellement les médecins qui ont eu l'immense avantage de profiter de l'enseignement de celui qui fut le vrai créateur de la Psychothérapie, et c'est à peine si l'on prononce encore actuellement son nom pour l'intérêt que lui avait porté Freud.

C'est pourquoi, avant d'être réduit au silence éternel, moi qui fus comme Externe en 1909-1910 un de ses tout derniers élèves, j'estime de mon devoir de venir parler de lui ici, à Strasbourg, où il a fait ses études, où il a été Interne puis Agrégé et qu'il dut quitter en 1871, ne voulant pas servir l'Allemagne.

Il a raconté lui-même comment l'Alsace fut envahie et comment un ouragan de feu s'abattit sur sa ville. Avec plusieurs camarades, il partit soigner les blessés de Wissembourg et de Froeschwiller et, de Haguenau, il vit bombarder et brûler Strasbourg.

Après la capitulation de la ville, il ne retrouva rien de sa demeure, tout avait été détruit ; aussi par la Suisse regagna-t-il l'Armée Française et dans une ambulance lyonnaise soigna les blessés de Nuits et de Dijon, Garibaldiens, Légionnaires du Rhône et même Poméraniens ramassés sur les champs de bataille. Une ambulance voisine de la sienne fut massacrée.

En 1871, avec la presque totalité des professeurs et agrégés de Strasbourg, il partit pour Nancy où sa Faculté avait été transférée en bloc, fusionnée avec l'Ecole secondaire qui lui préexistait.

L'acclimatation des Strasbourgeois en Lorraine ne se fit pas sans difficulté : le caractère froid et réservé des Lorrains contraste avec celui plus ouvert des Alsaciens et puis les nouveaux venus venaient troubler la quiétude et les intérêts des Nancéiens. De plus les conditions de travail dans des bâtiments vétustes et mal équipés étaient mauvaises. A la longue, tout s'arrangea, un nouvel hôpital et une nouvelle faculté furent construits : chacun y trouva sa place.

Quand je commençai mes études médicales, en 1907, un ancien Agrégé de Chirurgie de Strasbourg, GROSS, était Doyen en même temps que Professeur de Clinique chirurgicale et nous comptions encore comme Professeurs alsaciens, outre BERNHEIM, WEISS, HERRGOTT, MEYER, STOLTZ, HIRTZ, BACH, COZE, HECHT et les autres étaient décédés depuis longtemps. Petit, aux gestes mesurés, tête ronde aux cheveux courts coiffés sans art, des yeux bleus, légèrement moqueurs, au regard pénétrant, tel était BERNHEIM lorsque, vêtu d'une veste de ratine bleu marine, ceint d'un tablier blanc noué sur le ventre, il pénétrait seul dans la première des chambres de malades à 8 h 30 tapant, rejoint peu après par son chef de clinique Alfred Hanns arrivé en courant, puis par ses internes CAUSSADE et Aweng et enfin par les stagiaires se bousculant.

Ainsi nous apparaissait le patron qui, de son Alsace natale - il était de Mulhouse - avait gardé un terrible accent lui faisant remplacer les B par des P et les V par des F, particulièrement quand il parlait de Papinski qui lui avait « folé », il le répétait souvent, sa conception de l'hystérie et des psychonévroses. Il approuvait ce qu'on lui exposait par des oui, oui, prononcés voï, d'où le surnom peu respectueux dont l'avaient affublé les étudiants : le Voï ! Il avait été le maître de mon père et lui avait même sacrifié ses vacances en 1886 pour l'aider dans la préparation du concours d'agrégation, et des relations d'affectueuse estime s'étaient établies entre nos deux familles.

⁵ En 2023, l'auteur a publié un ouvrage sur Bernheim.

Mon père était par lui considéré comme l'enfant de la maison. BERNHEIM en effet n'avait pas d'enfant mais seulement un neveu Maxime Sciana qui venait parfois passer quelques jours chez lui et avec qui on ne manquait pas de m'inviter. Ce neveu a été tué pendant la guerre 14-18 dans un combat au Togo alors qu'il était jeune administrateur au Dahomey ou en Côte d'Ivoire.

Mon père avait appris de BERNHEIM une rigoureuse méthode d'examen clinique des malades sans laquelle aucun diagnostic ne pouvait être assuré. Combien de fois l'ai-je vu revenant d'une consultation avec un confrère (les médecins praticiens d'alors faisaient volontiers appel à un patron lorsqu'ils étaient embarrassés), revenant dis-je d'une consultation après avoir constaté avec sa petite seringue un épanchement pleural non soupçonné faute d'une percussion et d'une auscultation thoracique exercées. Cette éventualité était si fréquente que par précaution prudente il emmenait souvent avec lui son aspirateur de Potain.

BERNHEIM avait déjà fait de nombreux travaux sur le pneumothorax tuberculeux, la fièvre typhoïde, les aphasies, l'action de la digitale dans les cardiopathies, quand il entendit parler d'un modeste médecin de Nancy, le Docteur Liébault, qui guérissait ses malades après les avoir hypnotisés. Curieux, il rendit visite à Liébault et fut de suite extrêmement intéressée par ce qu'il vit : dans une chambre de dimensions moyennes, les malades étaient assis côte à côte adossés au mur et dormaient, hypnotisés par le médecin qui au milieu de la pièce leur parlait de leurs misères et les assurait de leur guérison qui se réalisait parfois.

Dès lors (1883) BERNHEIM creusa le problème ; à cette hypnose collective, il substitua l'hypnose individuelle et ne tarda pas à constater qu'il lui était possible par simple suggestion de reproduire tous les symptômes de l'hystérie qui faisait l'objet des fameuses cliniques de la Salpêtrière où Charcot officiait en habit. Avec une patience de termites, le provincial lentement et sûrement détruisit l'échafaudage artificiel élevé par le grand patron parisien. La lutte fut longue entre l'Ecole de la Salpêtrière et l'Ecole de Nancy mais BERNHEIM triompha sans éclat de voix. Peu à peu il démystifia l'hystérie et montra que les résultats obtenus par l'hypnotisme pouvaient l'être par la simple suggestion, et la persuasion verbale faites avec persévérance et douce autorité. La psychothérapie était née.

BERNHEIM en montra les limites mais il établit que même lorsqu'elle ne pouvait guérir, elle pouvait contribuer à la guérison en redonnant confiance au malade, en lui faisant supporter ses douleurs, en réduisant dans les maladies le facteur émotionnel.

Peu à peu toute sa conception de la vie et de l'éducation fut éclairée par la certitude de l'immense influence de la suggestion : l'être humain étant de nature suggestive, à un degré plus ou moins prononcé chez l'un ou chez l'autre. « Toute idée évoquée dans le cerveau qui l'accepte est une suggestion, » telle fut sa formule. De là à faire entrevoir ce que « la vérité » n'avait que de relatif, il n'y avait qu'un pas et la bonté naturelle de BERNHEIM se teinta d'un profond scepticisme qu'il manifestait même lors des examens quand il était du jury.

A cette époque, les étudiants des trois dernières années ne passaient leurs examens que quand ils se croyaient suffisamment préparés et, dès qu'ils s'étaient réunis à trois, on convoquait un jury pour eux. Chacun des trois examinateurs interrogeait séparément les candidats puis, les interrogations terminées, les futurs médecins faisaient les cent pas devant la porte fermée de la salle où le jury délibérait. BERNHEIM présidait, les deux assesseurs lui communiquaient leurs impressions et leurs notes. Il hésitait à donner les siennes. « Insuffisants disait-il ? Vous voulez les coller ? ils nous reviendront dans trois ou six mois et n'en sauront pas plus ; alors, à quoi bon ? » Et les candidats étaient rappelés. Tremblants, ils attendaient le verdict, s'attendant peu à être reçus. Et, grâce à BERNHEIM, ils l'étaient presque toujours. Ils n'ont pas fait de beaucoup plus mauvais médecins que les autres. Ils ont, comme toujours, appris leur métier en le pratiquant.

Notre maître était d'ailleurs indulgent et bienveillant de nature ; il trouvait la jeunesse d'alors beaucoup trop sérieuse. « Ils ne savent plus s'amuser », disait-il et il évoquait les monômes du Strasbourg d'avant 1870 où les carabins de l'Ecole de santé militaire avec leurs camarades de la faculté défilaient en chantant, précédés par le long serpent (qui existe toujours) décroché de la pharmacie de la rue des Hallebardes. Très pudique, il ne parlait que rarement d'un certain jardin des Contades où les « enfileuses de perles » peu farouches se laissaient volontiers conter fleurette par les étudiants...

Revenons à la clinique. Dans la première salle de femmes, la visite commençait. Le patron s'arrêtait à chaque lit. S'il s'agissait d'une entrante, l'externe lisait l'observation prise la veille au soir. « Voï - voï » et

BERNHEIM interrogeait longuement la malade, sans élever la voix, la mettant en confiance. Il l'examinait ensuite avec soin puis, discrètement, discutait du cas devant les stagiaires attentifs.

De quels malades s'agissait-il ? De bien d'autres que ceux d'aujourd'hui ; avant tout de tuberculeux aux divers stades de leur évolution : des granulies et des pneumonies caséuses aux vieilles cavernes se vidant chaque matin dans les crachoirs ; de typhiques anéantis inertes dans leur lit : Nancy était une ville à typhoïde et si les indigènes étaient plus ou moins vaccinés, les nouveaux venus, particulièrement les jeunes bonnes, étaient frappés avec une fréquence inquiétante.

Devant une fièvre continue, le diagnostic le plus probable était « typhoïde » et l'on nous apprenait à chercher et à trouver les fameuses taches rosées. Chez les hommes, les pneumonies franches venaient presque au premier plan et l'on attendait au sixième jour le commencement de la débâcle urinaire qui présageait la défervescence du lendemain ; puis venaient les affections cardio-vasculaires, les rhumatismes aigus et chroniques, les cirrhoses de Laennec et les affections du système nerveux parmi lesquelles fleurissaient les tabétiques auxquels on apprenait à marcher.

A chacun, BERNHEIM s'intéressait et ne manquait pas de faire une prescription que Sœur Claire qui l'accompagnait depuis trente-quatre ans inscrivait sur un grand registre. Ces prescriptions étaient simples car il n'y avait que peu de médicaments efficaces : aux cardiaques en asystolie on commençait par une forte purge d'eau de vie allemande agrémentée de sirop de nerpun, puis venait la digitoxine ; aux rhumatisants on prescrivait les salicylates ; aux fiévreux, l'antipyrine (l'aspirine n'avait pas encore acquis droit de cité) ; aux typhiques, la diète à l'eau vineuse, sans plus ; et parfois, devant quelques constipés, on entendait le patron proférer : « ma sœur, fous lui tonneres un pouillon pointu » ; aux moribonds, la bien heureuse morphine favorisait un doux passage de la vie au trépas.

Mais, quant à la consultation nous avions déniché quelque psychopathe, et il n'en manquait point, BERNHEIM jubilait. De suite il avait fait son diagnostic et, pour en éprouver la vérité, il étendait tout droit un bras de la malade lui affirmant doucement : « ce bras est dur comme une barre de fer, personne ne peut le blier », et de fait il était impossible de le fléchir tant que l'interdiction n'avait pas été levée. Il faisait ensuite tourner l'une autour de l'autre les mains de la patiente qui continuait le mouvement tant que l'ordre de cesser ne lui avait pas été donné. D'autres fois il faisait marcher la malade puis l'arrêtait brusquement : « halte ! fous ne pouvez plus lever les pieds, ils sont collés par terre » et la malheureuse faisait de vains efforts pour les soulever. Ainsi mesurait-il le degré de suggestibilité de la malade.

Le plus souvent, la trouvant dans son lit, après l'avoir interrogée, il la rassurait et, lui mettant la main sur le front, le pouce et l'index sur les yeux, il lui ordonnait doucement : « tormez, tormez » et plus ou moins rapidement la malade s'endormait. Alors commençait la suggestion, l'assurance de la guérison puis après un bon moment il réveillait la malade. S'il s'agissait uniquement de psychonévrose, en peu de jours elle se déclarait guérie, toujours elle se sentait mieux.

Parfois, lorsqu'un visiteur étranger suivait la clinique, c'était le grand jeu, j'en rapporterai un cas dont j'ai été témoin. La séance était tout à fait comparable à celles que des foules ébahies voyaient dans les foires. La malade endormie recevait des ordres qu'elle devait exécuter à son réveil. « fous foyez cet étudiant, c'est un filain, il faut le chasser, fous le mettez à la porte et puis fous entendrez la musique, celle du 26e qui passera dans la rue. Ensuite... ». Et à son réveil, la femme avec des mouvements un peu saccadés se dirigeait droit sur l'étudiant désigné et le mettait dehors, puis s'arrêtant elle tendait l'oreille, ouvrait la fenêtre et joyeuse en entendant la musique annonçait triomphalement : « c'est le 26 ». Elle entendait, elle voyait et il n'y avait rien.

On comprend que devant de tels spectacles nous ayons été un peu décontenancés. Nous n'étions pas les seuls ; la réputation de BERNHEIM était telle en ville que, de peur d'être hypnotisé, personne n'osait s'asseoir en face de lui dans le tram qui à 8 h 15 le menait à la clinique ni dans celui qui à midi moins le quart le ramenait chez lui. Conscient de cette crainte, il avait vite renoncé à s'asseoir et il restait debout sur la plateforme où je lui tenais souvent compagnie. « Je ne suis pas un thaumaturge, disait-il, tout de monde peut faire ce que je fais parce que la suggestibilité est une des possibilités fondamentales de l'être humain. » Un jour, je décidai de le prendre au mot et, ayant admis une jeune femme qui me paraissait éminemment suggestible, après avoir pris son observation, je l'endormais comme le faisait BERNHEIM et tandis qu'elle dormait, je lui interdis formellement de se laisser endormir par le patron : « il insistera et plus il insistera, plus vous rirez ; il n'y parviendra pas. »

Le lendemain à la visite, BERNHEIM s'arrête devant ma malade ; son diagnostic est fait, il lui met la main sur le front, le pouce et l'index sur les yeux et lui dit : « tormez, tormez » et voilà qu'au lieu de dormir la

malade se met à rire ; il insiste, elle rit plus fort. La séance dura plus d'un quart d'heure. A la fin, il renonça : « je n'y comprends rien. » Un peu dépité, il termina sa visite. Enhardi, malgré les conseils de l'interne qui était au courant et craignait les foudres du maître, je m'avançai près de lui et lui racontai l'histoire. Je n'étais pas autrement rassuré mais je le fus rapidement. « Fous foyez dit-il, che ne suis pas un thaumaturge, le plus jeune d'entre fous peut faire tout ce que je fais. » Et dans la petite salle de cours, BERNHEIM nous fit une brillante leçon sur la malléabilité de la personne humaine et sur toutes les conséquences qui en découlent en ce qui concerne les croyances, la politique, la folie des foules...

J'avais 20 ans ; je n'ai jamais oublié les leçons de BERNHEIM.

A la vérité je n'eus qu'une fois l'occasion de les appliquer d'une façon analogue à celle des grandes séances d'hypnose. C'était en 1912 à Troyes, pendant mon Service militaire au 60ème d'artillerie. Un canonnier de garde à la porte du quartier avait été trouvé sans connaissance à terre devant sa guérite. De suite, on avait pensé à le réformer pour épilepsie et on l'avait mis en attendant à l'infirmerie. Je n'étais encore que simple canonnier conducteur de seconde classe faisant fonction de médecin auxiliaire. Je reconnus immédiatement dans ce malade un homme éminemment suggestible qui avait eu, pour une cause inconnue, une terreur intense ; il n'y avait aucune épilepsie mais simplement crise nerveuse « hystérique ». Et je répétais sur cet homme ce que BERNHEIM m'avait appris : le bras dur comme une barre de fer, le moulinet des mains, les pieds collés au sol ; puis je m'enhardis, l'endormis et pendant son sommeil je l'envoyai en permission, il y retrouvait ses parents, ses amis, allait au bal... et je lui ordonnai de se souvenir à son réveil de cette belle permission. Tout se réalisa ainsi. A ses camarades ahuris qui ne savaient naturellement pas ce que j'avais fait car j'avais agi avec le malade seul à seul dans ma chambre, le candidat à la réforme raconta avec force détails la belle permission qu'il avait eue. Depuis lors, effrayé du pouvoir de l'hypnose, j'ai définitivement renoncé à en user, mais ce que j'avais appris de la suggestibilité humaine m'a permis d'évaluer à leur réelle valeur bien des thérapeutiques qui firent l'objet de retentissantes publications avant de sombrer dans un heureux oubli.

Il ne faudrait cependant pas considérer BERNHEIM comme un pur clinicien, même exceptionnel pour son époque. Après son Concours d'Agrégation, il avait passé plusieurs mois à Berlin chez Wirchow et tenait à vérifier sur pièces ses observations. La clinique terminée, il descendait chez Morgagni où officiait LUCIEN, le futur Doyen, déporté en 1944 par les allemands. A Nancy, en 1910, tous les malades de l'Hôpital étaient autopsiés, ce qui était alors je crois unique en France. En costume de ville, ses manchettes empesées dépassant des manches de sa veste, BERNHEIM de ses petites mains saisissait les organes extraits du cadavre et nous en expliquait les lésions. Seul LUCIEN avait de gros gants de caoutchouc, des gants de Chaput. Ce n'était pas très ragoûtant et quand le patron repartait après s'être assez superficiellement lavé et essuyé les mains, je pensais à Mme Bernheim, une grande femme presque deux fois plus haute que son mari qui l'attendait pour déjeuner.

Je me suis efforcé de donner une image aussi complète que possible de mon maître BERNHEIM et j'espère avoir ainsi montré, en même temps que ce qui faisait sa personnalité, tout ce qu'il a apporté à ceux de ses élèves qui l'ont fréquenté entre 1880 et 1910. Il a exposé ses idées dans un ouvrage important qui eut plusieurs éditions : « Hypnotisme, suggestion, psychothérapie ».

Qui l'a lu aujourd'hui ? Cependant les idées de BERNHEIM ont triomphé des anciennes conceptions de l'hystérie. Elles ont été recouvertes par celles de Freud qui ont eu un succès à mon humble avis trop exclusif, et la psychothérapie, avec ou sans hypnose, reste une des grandes thérapeutiques des psychonévroses. Elle a été créée par BERNHEIM ; je tenais à le rappeler à Strasbourg où il avait commencé sa carrière.

Compléments : EXTRAIT de « Les cliniques médicales » par le Professeur P. LOUYOT

Numéro Spécial du Centenaire de la Revue (1874-1974) - *Annales Médicales de Nancy*

Hippolyte BERNHEIM gravit les échelons des études médicales à la Faculté de Strasbourg, Interne en 1862, Aide de Clinique la même année, et soutient sa thèse en 1867 sur la Myocardite aiguë. Il réussit le Concours d'Agrégation dès l'année suivante, mais pour le jeune Agrégé de 28 ans, le désastre de 1870 menace une carrière qui s'annonçait brillante. Le décret de transfèrement conduit BERNHEIM à Nancy en 1872, et lui offre une compensation au sacrifice de l'émigration il est nommé Agrégé dans la Clinique médicale de HIRTZ. Son « Patron », dès l'année suivante (novembre 1873), est mis en disponibilité sur sa demande pour raison de santé. Et voilà le jeune Maître de trente-trois ans, à la tête d'une Clinique

médicale qu'il n'abandonnera qu'à l'heure de la retraite. La dureté du sort a parfois d'heureuses conséquences, et à la compensation de BERNHEIM s'ajoute celle de la nouvelle Faculté de Médecine de Nancy, qui, après 1870, compte dans les rangs de ses enseignants un Maître d'une valeur exceptionnelle. Dès la leçon d'ouverture qu'il fait en 1873 en lieu et place de son Maître Matthieu HIRTZ, il n'hésite pas, devant les élèves, à montrer comment il conçoit la vie et le rôle du Professeur de Clinique médicale : « Si, dans les arts ou dans les sciences exactes, on peut, par les qualités innées ou par la puissance du travail, s'élever, jeune encore, au rang des Maîtres, dans une science comme la nôtre, il faut de longues années d'observation personnelle pour acquérir l'autorité magistrale... A celle qui me manque, je suppléerai par mon dévouement et mon désir ardent d'être utile à chacun de vous ; votre indulgente et bienveillante attention facilitera ma tâche. » Quelle leçon dès le départ, utile encore de nos jours, pour les disciples des personnages de Jean Baptiste Poquelin !

En 1878, BERNHEIM est nommé titulaire de la Clinique médicale. Retracer l'œuvre scientifique du Maître de l'Ecole de Nancy est une gageure, car si, pour un esprit superficiel, elle se limite à l'hypnotisme, c'est oublier les impératifs de l'enseignement de la Médecine Pratique au lit du malade, de sa charge hospitalo-universitaire. Ne s'attardant pas sur une méthode empirique incontrôlable, l'esprit critique et le bon sens de BERNHEIM, après analyse de la méthode de Liebeault et une longue pratique clinique lui inspirent 90 publications d'orientation neuropsychiatrique (dont une bonne douzaine dans la *Revue Médicale de l'Est*). De là sa conviction dans l'utilité de la suggestion, tandis que l'hypnotisme est une technique d'exception. Devant l'opposition de Charcot, il sait se défendre, car « c'était un rude joueur qui défendit avec la dernière énergie les idées que son expérience et sa raison lui faisaient considérer comme vraies. Il a eu le rare bonheur de voir ces idées acceptées d'une façon à peu près générale, bien que quelquefois démarquées » (Jules Sterne).

Les conférences faites pour le plus grand profit des étudiants portent sur tous les sujets, les typhoïdes (sujet de sa thèse d'Agrégation), le rhumatisme, les aortites, l'asthme cardiaque, le brightisme, l'asystolie, la grippe, etc. Toute observation le passionne, fait l'objet d'une analyse minutieuse et d'une discussion serrée du diagnostic. Il a cependant un certain penchant pour la Cardiologie ; il est le premier à signaler le refoulement et l'écrasement du ventricule droit du fait de l'hypertrophie du ventricule gauche, et il décrit les signes de l'asystolie en les rapportant à leur véritable cause (*Revue Médicale de Nancy*, 1909). Ce syndrome porte son nom à juste titre.

« BERNHEIM n'est pas seulement un homme de science et un clinicien de haute valeur, il est profondément dévoué à la Faculté de Médecine et à l'Université de Nancy. Il s'est de tout temps intéressé aux différents problèmes qui se sont posés pour assurer le progrès de l'une et de l'autre » (GROSS). D'ailleurs, ses conceptions administratives le font désigner comme Assesseur du Doyen en 1882, deux ans après un rapport présenté à la Société pour l'étude des questions d'enseignement supérieur au nom de la section de Médecine de Nancy (*Revue Médicale de l'Est*, 1880). Depuis cette date, il rédige à douze reprises des rapports critiques sur l'enseignement médical et les remèdes à y apporter. Dans une vision d'avenir (car en son temps l'observation personnelle est la base essentielle de la publication scientifique), le grand savant et le clinicien accompli qu'est BERNHEIM se prononcent avec autorité en faveur de la division du travail, plus profitable et plus enrichissante, tout en se gardant d'une dispersion excessive et, par là, dangereuse.



BERTRAND Pierre

1902-1998

TEXTE paru dans la Revue *Binôme* de la Faculté de Médecine de Nancy

Originaire des Ardennes, le Professeur BERTRAND, décédé le 11 mars 1998, avait commencé sa formation en occupant les fonctions de Prosecteur d'Anatomie et de Moniteur de Médecine opératoire.

Après avoir remporté les Concours d'Assistant puis de Chirurgien des Hôpitaux en 1944, il fut nommé Professeur Agrégé de Chirurgie en 1949.

Il assuma les fonctions de Chirurgien de la Maison de Secours jusqu'en 1955, date de sa nomination comme titulaire de la Chaire de Clinique Gynécologique de la Faculté et comme Chef du Service de Gynécologie de l'Hôpital Marin.

Il transforma son intitulé en Chaire de Clinique chirurgicale et gynécologique lorsqu'il succéda au Professeur BODART à la direction du Service de Chirurgie B de l'Hôpital Central de 1965 à 1973, année où il accéda à la retraite.

Son enseignement très apprécié de ses étudiants, son talent opératoire, exercé parfois au-delà des limites de la région, ses activités civiques lui valurent une notoriété reconnue par ses nominations aux grades d'Officier des Palmes Académiques, de Chevalier dans l'Ordre National du Mérite et, au-delà des frontières, de Commandeur dans l'ordre de la Légion d'Honneur italienne.



BESSOT Michel

1930-1973

TEXTE écrit par le Professeur A. DUPREZ

Après de brillantes études secondaires et durant de remarquables études à la Faculté de médecine de Nancy, Michel BESSOT est reçu Externe des Hôpitaux en 1951 puis Externe en premier en 1953 et Interne des Hôpitaux en 1955. Après son Internat et son service militaire il passe sa Thèse de Doctorat en 1960, obtient le prix de thèse de chirurgie de la Faculté et devient Chef de Clinique la même année puis Chef de Clinique Assistant des Hôpitaux en 1961 et enfin Professeur Agrégé en 1966. Le Professeur Pierre MATHIEU, un de ses amis chers et son chirurgien lors de sa maladie, se souvient aujourd'hui encore avec une intense émotion de « l'écurie parisienne » que Michel BESSOT avait créée avec Jean Claude Patel pour préparer le concours d'agrégation et à laquelle il lui avait proposé de s'intégrer. Le dynamisme, l'enthousiasme et le souci de l'autre, même concurrent probable ou certain, de Michel BESSOT donnaient au groupe, une convivialité assurant la joie de vivre ensemble. Chacun apportait à tous le meilleur de son savoir et de ses compétences, sans restriction mesquine motivée par un intérêt personnel immédiat. Les uns ont été nommés dès 1966 et tous les autres sont devenus professeur de chirurgie en 1970. Elève des Professeurs BODART et CHALNOT, il a accompli toute sa trop brève carrière professorale à Nancy. Sept ans seulement après sa nomination, une longue maladie qu'il a, en toute connaissance de son évolution, assumée avec un exceptionnel courage, l'emportait le 17 février 1973.

Aux obsèques de BESSOT, le Professeur BODART a dit de son élève :

« Le Professeur BESSOT, homme jeune et si riche d'espérance, méritait l'amitié que nous avons tous pour lui. Son intelligence, sa vaste culture, son ardeur et sa ténacité, lui avaient fait choisir un des territoires les plus arides de la pathologie. Malgré les difficultés, il continuait son œuvre avec le même juvénile enthousiasme. Il a vécu jusqu'au bout avec le maximum de dignité et de noblesse. Il a laissé dans l'âme de tous ceux qui l'ont connu un souvenir d'amitié et d'affection ».

Quelques jours avant sa disparition il m'avait demandé de prononcer après son décès une allocution « courte, simple, avec un minimum de référence à nos travaux » devant l'Assemblée de Faculté. J'avais accepté tout en l'assurant que nous avons le temps d'en reparler. J'ai donc suivi ses instructions, le 3 avril 1973, en présentant son éloge funèbre comme il l'avait souhaité :

« Dans la bibliothèque du service de Chirurgie B, transformée depuis quelques mois en bureau pour le nouvel agrégé, je venais, comme presque tous les jours depuis trois ans environ, discuter avec Michel BESSOT de cas de malades atteints de cancer dépassés. D'un ton enjoué, qui masquait difficilement une certaine inquiétude, il me demanda avec la spontanéité et la simplicité qui le caractérisaient de l'examiner. Rapidement, nous aboutîmes à la conclusion qu'il fallait entreprendre un bilan qui devait, dès le lendemain, nous révéler le diagnostic de l'affection avec laquelle il fallait désormais survivre.

Avec une impassibilité étonnamment construite, il décida de ne rien changer à sa vie journalière. Ses multiples activités chirurgicales et de recherches, fondues en une synthèse harmonieuse, ses nombreuses tâches administratives assumées avec de brillants succès lors des transformations qui suivirent mai 68, donnèrent à tous l'image d'un homme en pleine possession de ses moyens. Il intensifia même l'engagement moral et intellectuel qu'il avait antérieurement décidé de prendre, face aux souffrances morales et physiques des cancéreux parvenus au stade réputé dépassé.

Cette foi inébranlable en sa mission ne lui valut pas que des sympathies agissantes ou attentistes. Certaines indications thérapeutiques audacieuses furent considérées comme désinvoltes par des

collègues peu perspicaces alors qu'elles résultaient toujours pour chaque malade d'une profonde réflexion associant les considérations morales, personnelles et familiales à l'aspect heuristique et technique. Cette chirurgie d'exception, ultime recours avant la résignation ou le désespoir, procura à un nombre important de patients des survies inespérables sinon inespérées.

De temps à autre, au cours d'une discussion de cas difficiles, nous parlions de l'état de sa maladie, toujours présente, mais jamais subie. Malgré les apparences soigneusement entretenues, la pression de la maladie se manifestait avec plus d'acuité et un an durant, pour lui et son épouse, secours permanent depuis le premier jour, le supplice s'intensifia. Sa résignation active, sa foi en la vie, maintenues par des efforts personnels incessants, soutenues par un optimisme, postulat des siens, lui permirent de penser jusqu'à sa dernière hospitalisation que ce 13 février 1973 serait pour beaucoup plus tard ».

Les Doyens de vingt-neuf facultés de médecine ont écrit en leur nom et en celui des chirurgiens et oncologues de leurs établissements pour faire part de leur profonde tristesse et ont demandé d'en informer sa famille. A lui seul, le nombre de ces lettres retrouvées dans son dossier classé dans les archives de la Faculté de Médecine, montre la remarquable reconnaissance de l'œuvre de Michel BESSOT et de l'énorme estime dont l'entouraient ses pairs. Plus de trois décennies après sa disparition qui me semble encore dater d'hier, l'occasion m'est donnée de transgresser un peu son désir d'humilité en rappelant à grands traits ce que fut son œuvre humaniste et médicale.

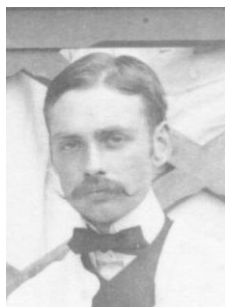
Dès 1962, l'Assistant de chirurgie et l'Interne de médecine que nous étions respectivement, ont associé dans une amitié sans la moindre ombre, leurs vies professionnelles de soins, de recherches et d'activités administratives et gestionnaires collectives. Plus qu'une description factuelle, je voudrais rapporter à grands traits ses principaux travaux, en hommage à un homme quotidiennement investi dans les soins aux malades laissés alors par tant d'autres à leur sort désespéré. Ces travaux, facilités par une amitié d'exception et par une confiance réciproque absolue, enrichie par une philosophie commune de la vie traduite dans une pratique professionnelle quotidienne, poursuivie sans relâche malgré sa maladie, ont ouvert des voies thérapeutiques inespérées à l'époque.

Sous la permanente et bienveillante protection de nos Maîtres respectifs les Professeurs BODART, chef du Service de Chirurgie B et KISSEL, chef du Service de Médecine B, les élèves non conformistes que nous étions, ont pu développer avec un infini bonheur et des succès certains, leurs rêves de s'intéresser aux malades atteints de cancers considérés alors comme dépassés pour employer l'euphémisme utilisé à cette époque pour renoncer à tout traitement.

En plus de nombreux travaux anatomo-cliniques de Chirurgie générale, Michel BESSOT a développé trois grands thèmes doctrinaux de cancérologie digestive à applications pratiques immédiates à leurs stades dits dépassés : la cinétique cellulaire *in vivo* tant à l'état spontané qu'après chimiothérapie, la chimiothérapie anticancéreuse loco-régionale par perfusion sélective, et enfin la synchronisation des proliférations des populations cellulaires des cancers digestifs par des inhibiteurs de la synthèse endogène de la thymidine. Pour la première fois, des études de cinétiques cellulaires *in vivo* de cancers digestifs humains par incorporation de thymidine tritiée chez les patients, sans leur faire prendre de risques iatrogènes, devenaient techniquement et moralement possibles grâce à des perfusions locales hypersélectives. Entreprise lors d'interventions chirurgicales d'exérèse ou palliatives, l'importance de cette technique et les résultats obtenus furent reconnues dès 1966 par le prestigieux journal *Nature* de Londres qui publia l'article proposé après quelques corrections mineures de forme. Un autre article fut accepté en 1969 par l'Académie des Sciences de Paris. Les travaux relatifs à la synchronisation ont été publiés dans plusieurs grandes revues dont les *Comptes Rendus de l'Académie des Sciences* en 1966. Enfin les travaux relatifs à la chimiothérapie par perfusion loco-régionale sélective ont valu à Michel BESSOT d'être lauréat de l'Académie Nationale de Chirurgie. Tous ces travaux soutenus par les Professeurs Jean Bernard et Jacques Delarue et reconnus par la communauté scientifique internationale ont permis à Michel BESSOT d'obtenir d'importants contrats de recherches de L'INSERM de 1967 à 1971 dans le groupe « Cancer et Leucémie ». Au total 46 publications, dont un livre intitulé « la chimiothérapie régionale des cancers digestifs » édité par Masson, et plusieurs thèses de médecine sont issues de ses travaux.

Quelques décennies avant que la médecine ne soit enfin en partie régie par des règles de bioéthique, tous les travaux expérimentaux de Michel BESSOT, d'une grande rigueur scientifique ont, parce qu'entrepris *in vivo* chez l'homme, été soumis à des réflexions morales strictes tant pour le malade que pour son éventuelle descendance puisque des isotopes radioactifs étaient utilisés. Cette préoccupation constante

du malade comme personne humaine, le souci permanent de son information complète et le scrupuleux respect de sa liberté individuelle ont toujours guidé les activités de soins et de recherches fondamentales et appliquées de Michel BESSOT. La clinique comme inspiratrice et objectif d'une recherche pour le malade, quel que soit son état et plus encore lorsque celui-ci conduisait au désespoir par la prise de conscience de l'abandon à la fatalité, tel était l'humanisme que s'imposait Michel BESSOT.



BINET André

1883-1966

ELOGE par le Professeur P. BERTRAND

Le Professeur BINET est décédé le 1er mars dernier, loin de sa Lorraine natale, dans la banlieue parisienne, à Neuilly-sur-Seine, où il s'était retiré après une longue carrière, il y a une dizaine d'années.

La surprise a été grande parmi nous, parce que depuis qu'il avait pris sa retraite fort discrètement, nous n'avions plus de ses nouvelles que de loin en loin par son élève préféré le Docteur Delacote, qui était resté en relation d'amitié avec lui.

Cependant, son souvenir était resté bien vivace parmi nous. Et d'ailleurs pouvait-il en être autrement étant donné qu'il avait passé toute sa vie active en Lorraine et toute sa vie professionnelle et universitaire dans notre Faculté.

Sa longue et brillante carrière universitaire n'a pas été sans difficultés, aussi n'en a-t-il que plus de mérites de l'avoir si bien illustrée.

Vouloir la résumer en quelques pages est une gageure ; aussi me contenterai-je d'en rappeler les principales étapes et de signaler les plus importants de ses travaux parmi les innombrables publications qu'il a faites dans les revues médicales françaises et étrangères.

André BINET est né à Nancy le 10 mars 1883. Issu d'une vieille famille Lorraine ayant de profondes attaches universitaires, il a fait ses études secondaires à l'Ecole Saint-Sigisbert. Après de brillantes et solides études littéraires, il passe avec succès l'examen du Baccalauréat et très jeune bachelier, il entre à la Faculté de Médecine. Il s'y fait remarquer immédiatement par ses brillantes qualités intellectuelles.

Ainsi il passe très rapidement les Concours d'Externat puis d'Internat et est nommé Aide de Clinique le 1er novembre 1905, fonctions qu'il exerce jusqu'au 30 avril 1908 pour être nommé Chef de Clinique le 1er mai 1908.

Depuis 1903, date à laquelle il fut reçu premier au Concours de l'Externat, ses fonctions hospitalières puis universitaires se sont multipliées.

Il a été Interne pendant deux ans dans le Service de Chirurgie infantile et d'orthopédie du Professeur FROELICH.

Ensuite, il a été nommé Chef de Clinique Adjoint, puis Chef de Clinique Chirurgicale générale dans le Service du Professeur GROSS.

A 27 ans, à la suite d'un Concours brillant, il est nommé Agrégé de Chirurgie générale le 1er novembre 1910.

Entre temps, il a dû interrompre ses activités hospitalières et universitaires en raison de ses obligations militaires. En effet, engagé volontaire dans l'Infanterie en 1903, il termine ses trois années d'engagement en 1906 avec le grade de Médecin auxiliaire.

Rappelé à l'activité par la mobilisation générale du 2 août 1914, il est nommé successivement Médecin Aide major, puis Médecin-major. Entre temps, affecté au 146ème R.I., il est blessé en service commandé le 18 janvier 1915 ; ce qui lui vaut une Croix de guerre bien méritée. Enfin, après de multiples affectations dans différents hôpitaux militaires où il est fait appel en particulier à ses compétences en chirurgie osseuse et en orthopédie, il est démobilisé le 23 octobre 1919.

Il reprend aussitôt sa place et son enseignement d'Agrégé dans notre Faculté. Ses leçons théoriques sont très appréciées du fait de sa facilité d'élocution, de sa clarté et de sa concision. Aussi est-il nommé Chargé de cours de Pathologie externe en 1919 et chargé de cours de Séméiologie chirurgicale en 1923.

Il a été chargé à plusieurs reprises de la suppléance de la Clinique chirurgicale infantile et orthopédique et des deux Cliniques chirurgicales générales. Entre ces suppléances, il suivait assidûment l'enseignement théorique et clinique du Professeur VAUTRIN. C'est au contact de ce Maître qu'il semble avoir changé son orientation chirurgicale de l'orthopédie vers la gynécologie.

Aussi, à la suite de la fondation Joseph Boulanger, il est chargé par décision de la Commission Administrative des Hospices civils du 18 novembre 1927, de créer et d'organiser un Service de Clinique gynécologique.

Ce Service est d'abord installé dans les locaux qu'occupe actuellement le Centre anticancéreux. D'ailleurs, ce Centre est bientôt créé, et le Professeur BINET doit céder la place très rapidement pour émigrer à l'Hôpital Marin, dans des locaux beaucoup plus vétustes et inadaptés à une organisation hospitalière.

Dix ans après la création à Nancy du Service de Gynécologie, il est nommé Professeur de Clinique gynécologique le 1er novembre 1937.

C'est dans cette Clinique gynécologique de l'Hôpital Marin qu'il a passé la plus grande partie de sa carrière universitaire, à part une nouvelle interruption due à ses devoirs militaires.

En effet, remobilisé en septembre 1939 comme Médecin lieutenant-colonel, fait prisonnier en juin 1940 et retenu comme tel pendant de longs mois malgré son âge, il ne peut rentrer à Nancy et reprendre sa place à la Faculté qu'en décembre 1941.

Après ce long intervalle, le Professeur BINET renonce définitivement à la clientèle et se consacre entièrement à son Service Clinique et à son enseignement. Il a d'ailleurs fort à faire car son Service n'existe pratiquement plus du fait qu'entre temps l'Hôpital Marin a été utilisé comme hôpital militaire.

Aussi, peu aidé par l'administration hospitalière et avec des crédits de misère, il faut bien le dire, coupé de la clientèle et par conséquent ayant perdu tout le contact avec les Médecins de la région, la pente est dure à remonter. Et cependant il s'y emploie courageusement et, aidé par des collaborateurs dévoués, il y parvient.

Pendant ces années particulièrement fécondes de sa carrière, sans négliger la gynécologie chirurgicale et surtout la chirurgie conservatrice par opposition à la chirurgie d'exérèse d'autrefois, il s'intéresse de plus en plus à la gynécologie médicale. C'est pendant cette période de sa vie universitaire qu'il a publié les meilleures de ses œuvres scientifiques.

Rappeler les nombreux travaux du Professeur BINET ce sera même en faisant abstraction de tout ce qu'il a publié, avant de consacrer uniquement à la gynécologie, sur la chirurgie générale, chirurgie abdominale, la chirurgie orthopédique, passer en revue les chapitres de la gynécologie chirurgicale et médicale.

Car le Professeur BINET a beaucoup écrit, dans de nombreuses revues françaises et étrangères, à l'occasion de nombreuses réunions, assises, journées ou congrès en France et à l'étranger, dont certains ont été présidés par lui-même : à Luxeuil, à Salies-de-Béarn, à Bordeaux, à Paris, en Espagne, etc.

Parmi les nombreuses Sociétés médicales dont il faisait partie, il a surtout collaboré aux travaux de la Fédération des Sociétés de Gynécologie et d'Obstétrique de langue française, et à la Société Française de Gynécologie qui avait sa prédilection.

Avant de se consacrer uniquement à la gynécologie, il a collaboré au Traité de Chirurgie réparatrice et orthopédique publié sous la direction de Jeanbrau, Nove-Josserand et Ombredanne. Il a collaboré à l'élaboration des tomes de l'Encyclopédie médico-chirurgicale dévolus à la gynécologie. Avec son élève Delacote et sa fille, le Docteur Martine Binet, il a rédigé le chapitre consacré à la parthénologie. Il a aussi rédigé avec les mêmes collaborateurs plusieurs articles sur l'eupareunie et sur les troubles de l'instinct sexuel et de l'instinct maternel. Qui ne se souvient de cette magnifique conférence qu'il a faite à une réunion de la Société de Médecine de Nancy sur l'instinct maternel ? Quel régal pour l'auditeur, car si le Professeur BINET était un grand enseignant, c'était aussi un écrivain né. Quel style et avec quel tact et quelle discrétion il abordait les sujets les plus délicats.

Il a fait paraître plusieurs livres :

- « La vie sexuelle de la femme », préfacé par Siredey
- « La douleur en gynécologie »
- « La gynécologie indispensable », un manuel pour étudiants et surtout intéressant pour les médecins praticiens par son côté pratique et technique
- « Les régions génitales de la femme »
- « Les formes de la femme - Morphologie médico-artistique », livre fort apprécié par les élèves des écoles des Beaux-arts

- « L'amour et l'émotion chez la femme », ouvrage préfacé par Laignel-Lavastine, et couronné par l'Académie Française

- Enfin, « Souvenirs et propos d'un gynécologue », qui résume en quelque sorte son œuvre et ses conceptions sur la psychologie féminine.

Tous ces livres ont été édités plusieurs fois et certains traduits en plusieurs langues étrangères. La critique lui a été, en général, très favorable. Quelques puritains attardés lui ont, cependant, reproché d'avoir développé quelques sujets délicats, comme l'instinct sexuel et la contraception. Et cependant, avec quel tact et quelle délicatesse ne l'a-t-il pas fait Et ne voit-on pas aujourd'hui discuter de tels sujets dans des réunions ou des congrès médicaux, voire même dans la grande presse d'information.

En ce faisant, le Professeur BINET a été un précurseur. La Gynécologie française lui doit aussi d'avoir bien montré son autonomie relative et son originalité par rapport à sa sœur aînée, un peu jalouse, l'Obstétrique.

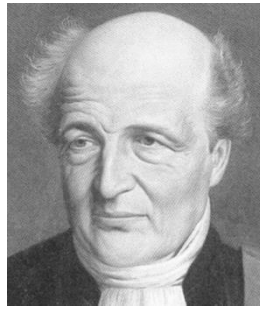
Voilà brièvement résumée l'œuvre du Professeur BINET.

A travers l'œuvre, on aperçoit l'homme : son intelligence, sa sensibilité, sa bonté pour les malades, sa simplicité avec ses élèves. J'ai été deux fois son Interne ; pendant un an d'abord, dans le Service de Chirurgie complémentaire de l'Hôpital Maringer ; pendant une autre année dans son Service de Gynécologie nouvellement créé ; à la fin de sa carrière enfin, pendant plusieurs années, je l'ai assisté avant de lui succéder. Toujours j'ai pu apprécier ses qualités morales et intellectuelles. Il m'a surtout appris comme à tous ses élèves le respect du malade et la primauté de l'intérêt du malade, fut-ce au détriment d'un beau geste thérapeutique et d'une magnifique publication.

Le 9 mars 1954, il y a déjà douze ans, il prenait sa retraite et le 20 septembre 1954, il était nommé Professeur Honoraire. Modeste, il n'a pas été comblé d'honneurs. Chevalier de la Légion d'Honneur, il a été proposé plusieurs fois par ses pairs pour être élevé au grade d'Officier, mais sans succès. Doué d'une foi ardente et d'une philosophie sereine, il semblait trouver en lui la satisfaction du devoir accompli.

Ce n'est pas sans émotion que j'ai évoqué l'œuvre du Professeur BINET et les souvenirs des quelques années que j'ai eu l'honneur et la chance de passer dans le Service de Gynécologie qu'il avait créé et qui, du fait du lustre qu'il lui avait donné, a valu à notre Faculté la création d'une nouvelle Chaire.

La science médicale française, la gynécologie et notre Faculté doivent beaucoup au Professeur BINET ; c'est la raison pour laquelle je lui rends ce dernier hommage. Avec tous ses élèves, j'exprime à Mme Binet, ainsi qu'à ses enfants, nos très sincères sentiments de condoléances ; qu'ils sachent que son souvenir parmi nous n'est pas prêt de se perdre et que sa mémoire sera toujours vénérée dans notre Faculté qu'il a si bien servie.



BLONDLOT Nicolas

1808-1877

Texte du Professeur P. LABRUDE

Bien qu'un tableau représentant Nicolas BLONDLOT orne actuellement une des salles des thèses de la Faculté, ce professeur semble bien oublié aujourd'hui, d'autant plus qu'en dépit des discours prononcés au moment de ses obsèques et publiés dans la *Revue médicale de l'Est*, il ne semble pas avoir fait l'objet d'un éloge par le Doyen de l'époque. C'est ainsi que notre collègue le Professeur Legras n'a pu lui consacrer que quelques lignes dans ses ouvrages précédents. Ces quelques pages sur la vie et l'œuvre du Professeur BLONDLOT répareront cette lacune.

Les origines familiales et les premières années

Nicolas BLONDLOT naît à Charmes (Vosges) le 4 février 1808. Il est le fils de Jean Baptiste Blondlot, tanneur, et de son épouse Anne Louise Toussaint, qui se sont mariés dans la cité le 29 avril 1807. Jean Baptiste BLONDLOT, né le 24 juin 1781 à Lorquin (aujourd'hui dans le département de la Moselle), où le nom existe encore, est le fils de Martin Blondlot et d'Anne Elisabeth Jeannequin (ou Jannequin). Anne Louise Toussaint, née à Charmes le 19 août 1785, est la fille de Nicolas Toussaint et de Françoise Mosson. A l'issue de ses études primaires et secondaires, il décide de devenir médecin et il s'inscrit à l'Ecole secondaire de médecine de Nancy. Pour y être admis, les postulants doivent être âgés de seize ans, disposer d'une autorisation parentale s'ils sont mineurs et de plusieurs certificats de bonne conduite, savoir lire et écrire correctement en français, expliquer « au moins les auteurs latins que l'on voit en troisième » et posséder les quatre règles de l'arithmétique. Le recteur leur fait passer un examen d'admission, et ils doivent être présentés par un « répondant » résidant à Nancy. Nicolas prend sa première inscription trimestrielle le 10 novembre 1825 et sa septième et dernière le 9 avril 1827. S'il était resté dans notre cité, la huitième aurait dû être prise vers le 10 juillet. Il quitte donc Nancy pour la rentrée du semestre d'hiver 1827. Le 13 avril 1827, il a été nommé aide d'opérations chirurgicales, ce qui montre sa vocation déjà dessinée pour la chirurgie.

Il poursuit ses études à la Faculté de médecine de Paris où il reçoit le premier second prix (médaille d'argent et livres) de l'Ecole pratique où les enseignements durent trois années et où seuls les meilleurs étudiants sont admis. Il est aussi reçu major au prestigieux concours de l'Internat des Hôpitaux en 1828. Il fréquente le service du célèbre Professeur Dupuytren à l'Hôtel-Dieu, où il est Premier interne et se destine à la chirurgie. A l'issue d'un bref séjour dans les Vosges pendant l'épidémie de choléra de 1832, il retourne à Paris où il soutient sa thèse, consacrée à la « fistule lacrymale », le 6 juin 1833. Il revient alors en Lorraine et se fixe à Nancy.

Le retour en Lorraine et le professorat à Nancy

BLONDLOT souhaite s'installer à Nancy en qualité de chirurgien, mais, constatant les difficultés qu'il rencontrera dans cette spécialité, il se tourne vers l'enseignement. Il va cependant être pendant trente ans et à titre gracieux le chirurgien ordinaire de l'Hospice des orphelins. Il entre à l'Ecole secondaire de médecine en octobre 1835 à l'occasion d'un concours de recrutement de professeurs suppléants et devient le collaborateur du Professeur Charles-Nicolas Alexandre de Haldat du Lys, titulaire de la chaire de physiologie, hygiène, chimie, matière médicale et histoire naturelle, et en même temps directeur de l'établissement.

Le 17 octobre 1843, une ordonnance transforme l'Ecole secondaire en Ecole préparatoire de médecine et de pharmacie, avec six chaires au lieu de quatre. BLONDLOT est nommé Professeur adjoint de pathologie interne le 20 octobre. Mais De Haldat prend sa retraite, ce qui fait que le 1er novembre, BLONDLOT est nommé Professeur titulaire de la chaire de chimie et pharmacie, concernée par les enseignements destinés aux élèves en médecine, mais aussi en pharmacie. Au cours de cette année, il assure également l'enseignement de pathologie interne ou médicale. En 1854, la chaire est dédoublée, et celle que conserve BLONDLOT, qui occupe le huitième rang, s'intitule « pharmacie et notions de toxicologie ». Cet intitulé reste inchangé jusqu'au 1er octobre 1872, jour où prend effet le transfèrement de la Faculté de médecine de Strasbourg à Nancy. Toutefois, on lit souvent qu'il est « Professeur de chimie et pharmacie », ou encore « Professeur de chimie et toxicologie ».

La Guerre de 1870 a en effet d'importantes conséquences pour le Professeur BLONDLOT. Aux dires de son collègue PARISOT à ses obsèques, sa notoriété avait conduit un ministre de l'Instruction publique à lui promettre une chaire dans une faculté. C'est à Nancy que cette promesse se réalise car il est nommé Professeur de chimie médicale et toxicologie à la Faculté qui s'installe. Il siège au jury médical du département qui, en dehors des réceptions des officiers de santé, a aussi la charge d'examiner diverses préparations avant leur commercialisation, par exemple les cosmétiques, et également de visiter et de contrôler les pharmacies, les drogueries et les épiceries. C'est en cette même qualité de chimiste qu'il appartient au Conseil central d'hygiène publique et de salubrité du département.

Nicolas BLONDLOT meurt à Nancy le 7 janvier 1877 à l'issue d'une assez longue maladie au cours de laquelle il a fréquenté la faculté et l'amphithéâtre aussi longtemps que possible. Ses obsèques, officielles comme c'est alors l'usage et en raison de son appartenance à l'Ordre de la Légion d'honneur, ont lieu le 9 en présence des autorités et des professeurs de l'université dont quatre tiennent les cordons du poêle.

L'œuvre scientifique : physiologie, chimie et toxicologie

Nicolas BLONDLOT exerce son talent de chercheur dans trois domaines : la physiologie qu'on peut aussi qualifier ici de chimie physiologique, la chimie et la toxicologie.

Son premier thème de recherche est l'étude des mécanismes de la digestion, qui se rapporte à la physiologie et à la chimie. Afin de pouvoir observer le fonctionnement de l'estomac puis de l'intestin et de ses sécrétions, et de pratiquer sur des animaux vivants comme le chien, BLONDLOT met à profit ses connaissances chirurgicales pour inventer et mettre au point les fistules gastriques et biliaires artificielles. D'autres animaux font aussi l'objet de ses observations. Les résultats accumulés au fil des années lui permettent en 1843 de publier à Nancy un « Traité analytique de la digestion considérée particulièrement dans l'homme et dans les animaux vertébrés ». C'est le plus important de ses nombreux travaux, et il lui vaut le titre de lauréat de l'Institut l'année suivante, mais aussi celui de lauréat de la Société royale des sciences, lettres et arts de Nancy, qui l'accueille parmi ses membres.

Il porte un grand intérêt aux mécanismes chimiques de la digestion, et à leurs intermédiaires que l'on ne connaît encore pas et qui sont les enzymes des diverses sécrétions des organes digestifs. La digestion des graisses et le rôle de la bile attirent son attention et il en tire la conclusion qu'en l'absence de bile, peu de matières grasses sont absorbées par l'intestin. Quelques titres de publications attestent de ces recherches : « Sur l'origine du sucre de lait, Essai sur les fonctions du foie et de ses annexes (Masson, 1846), Nouvelles recherches chimiques sur la nature et l'origine du principe acide qui domine dans le suc gastrique, Inutilité de la bile dans la digestion proprement dite, Recherches sur la digestion des matières amylacées, Recherches sur la digestion des matières grasses... (doctorat ès sciences, Paris, 1855), Sur la manière d'agir du suc gastrique, Sur quelques perfectionnements à apporter dans l'établissement des fistules gastriques artificielles, Recherche sur la fermentation alcoolique du sucre de lait. Tous ces titres correspondent aux questions auxquelles il tente de répondre par une théorie sur la division et l'absorption des matières alimentaires, avec des volets plus fondamentaux comme « l'antagonisme foie-poumons ». Grâce aux fistules qu'il crée chez les animaux, BLONDLOT détermine la durée de la digestion des différents aliments, observe l'indigestibilité du mucus, étudie l'acide gastrique, estime que la bile n'est pas indispensable pour la digestion proprement dite.

A partir de 1855, il s'intéresse beaucoup à la chimie toxicologique, et il publie souvent dans cette discipline : « Recherches médico-légales sur l'arsenic, Problème de la destruction des matières organiques par l'acide sulfurique..., Sur la recherche de l'arsenic par la méthode de Marsh, Influence des corps gras sur la solubilité de l'acide arsénieux, Sur la recherche toxicologique du phosphore par la coloration de la

flamme, Recherche toxicologique sur la transformation de l'arsenic en hydrure solide par l'hydrogène naissant..., Sur le dosage de l'antimoine dans les analyses et dans les recherches toxicologiques », etc. Ce n'est toutefois pas une réorientation car il s'est intéressé à la recherche de l'arsenic dès 1845 : « Nouveaux perfectionnements à la méthode de Marsh, pour la recherche chimico-légale de l'arsenic ». L'arsenic est en effet un poison très classiquement employé à ce moment, comme la célèbre affaire Lafarge en avait été une illustration.

Le phosphore est enfin un thème important de recherche pour ses dernières années d'activité. Élément chimique dangereux, il conduit à une série de publications entre 1865 et 1874 : « Recherches sur le phosphore noir, Remarques sur la pulvérisation du phosphore, Sur la cristallisation du phosphore, Sur l'absorption du phosphore, Nouvelles recherches sur le phosphore noir ». Le futur agrégé Rodolphe ENGEL travaille avec lui sur la cristallisation du phosphore et présente en leurs deux noms une communication portant ce titre à la séance de la Société des sciences de Nancy du 18 janvier 1875.

Avec BLONDLOT, la physiologie et la chimie sont des sciences auxiliaires de la justice. N'oubliant pas qu'il est médecin et toxicologue, il préconise le microscope pour la recherche des taches de sang. Il ne perd pas de vue qu'il appartient au Conseil central d'hygiène publique et de salubrité, et certains de ses travaux sont réalisés dans le cadre des questions qui lui sont posées, comme nous le verrons plus loin. D'autres relèvent de la chimie analytique : « Note sur une modification à la pipette graduée de Mohr », ou de la chimie industrielle : « Note sur une particularité relative à la trempe de l'acier et de la fonte de fer ». Il y a enfin des travaux de chimie pure, comme certains de ceux portant sur le phosphore, qui concernent aussi la toxicologie.

En dépit d'une apparence qui peut donner un sentiment de confusion ou d'incohérence, l'œuvre scientifique de Nicolas BLONDLOT est d'une grande homogénéité puisqu'elle s'appuie sur quelques mots-clés qui restent valables pendant trois décennies et qui possèdent des implications réciproques : physiologie, chimie, toxicologie, hygiène. Nombre de ses publications concernent deux d'entre eux : physiologie et chimie, physiologie et toxicologie, chimie et toxicologie, et même trois : hydrologie, chimie et hygiène.

Beaucoup de ces travaux sont présentés aux séances de la Société royale des sciences, lettres et arts, et ils figurent dans ses Mémoires et dans sa Table alphabétique. Au total, de 1844 à 1874, soit en trente années, j'y ai relevé vingt-neuf communications que j'ai pu classer sous quatre thèmes, avec tout l'arbitraire que cela représente et les nombreuses interactions entre ces thèmes : la physiologie de la digestion : 7 ; la chimie : 14 ; la toxicologie : 5 ; l'hydrologie : 2. Un nombre significatif de résultats est également présenté au Journal de pharmacie et de chimie : vingt au total dont beaucoup sont une reprise comme cela est classique à ce moment. Neuf des dix derniers sont consacrés au phosphore, ce qui montre l'intérêt que BLONDLOT porte à ce produit.

Les distinctions et les prix, la participation aux sociétés savantes

Officier de l'Instruction publique, Nicolas BLONDLOT est nommé chevalier de la Légion d'honneur le 13 août 1861. Déjà lauréat de l'Institut depuis 1844, il est en 1870 l'un des lauréats du Prix Montyon de l'Académie des sciences, qui est un prix de médecine et de chirurgie, « pour une série de mémoires concernant des questions litigieuses de médecine, de chimie toxicologique et de physiologie ». Il est aussi élu membre associé national de l'Académie impériale de médecine, dans la section de physique et chimie médicales, le 18 avril 1865. Cette élection est, avec le prix Montyon, l'une des plus belles récompenses consacrant son long et consciencieux travail.

BLONDLOT a été assez rapidement élu à la Société royale des sciences, lettres et arts de Nancy, devenue Académie de Stanislas en 1850. A la fin de l'année 1843, il lui a fait hommage de son « Traité analytique de la digestion » et sollicité son admission. Il est élu membre titulaire le 4 janvier 1844. Académicien fidèle, il présente en séance un grand nombre de communications, réservant souvent à la compagnie la primeur de ses résultats. Une telle fidélité, qui signe aussi à coup sûr une présence soutenue aux séances, trouve son aboutissement dans son élection à la fonction présidentielle, traditionnellement précédée de la vice-présidence, respectivement pour les années 1852 et 1853.

BLONDLOT est par ailleurs nommé membre du Conseil central d'hygiène publique et de salubrité du département le 1er décembre 1849 en qualité de chimiste, et il est régulièrement renouvelé dans ses fonctions. En 1864, il préside la commission de salubrité et, à sa mort, il est vice-président du conseil, c'est-à-dire qu'il en est le président effectif, le président réel étant le préfet *ès* qualité. D'après Poincaré,

BLONDLOT a été élu à cette fonction en 1875. Sa formation, son enseignement et ses recherches rendent son expertise très pertinente. Au cours de son exercice, il est le rapporteur de nombreuses questions. Ses rapports figurent dans le dossier conservé aux Archives départementales et certains donnent lieu à publication comme : « Instruction médicale sur les précautions à prendre contre le choléra et sur les soins à donner, en l'absence de médecin, aux personnes qui en sont atteintes », et « Rapport au sujet de la pétition concernant l'établissement d'une fabrique de produits chimiques sur le territoire de Laneuveville-devant-Nancy ». Quelques sujets examinés par BLONDLOT et indiqués ci-après, montrent la diversité des thèmes de travail dont cette assemblée est saisie : le canal Saint-Thiébaut à Nancy, un four à chaux et à coke à Tomblaine, une fabrique de sucre à Pont-à-Mousson, l'inspection des brasseries avec la présence anormale de cuivre et de plomb, la falsification du café et de la chicorée, la commercialisation d'acide sulfurique arsenical (cet acide intervient en effet dans la recherche de l'arsenic par la méthode de Marsh), la fabrique de papier peint de Nabécor à Nancy avec infiltration et empoisonnement des eaux, les eaux du sondage de l'usine à gaz de Nancy, etc.

La Société de médecine de Nancy est créée en 1842, mais la consultation de ses comptes rendus montre que Nicolas BLONDLOT n'en est pas membre fondateur, qu'il entretient avec elle des rapports discontinus et qu'il ne présente à ses séances qu'un petit nombre de communications. Il est membre de la Société centrale d'agriculture de Nancy mais il ne sollicite pas son admission à la Société des sciences lorsqu'elle s'installe à Nancy en même temps que la Faculté de médecine, peut-être en raison de son âge.

Conclusion

Ayant été l'un des rares Nancéiens à être nommé Professeur titulaire à la Faculté de médecine en 1872, Nicolas BLONDLOT est à coup sûr un membre distingué de l'Académie de Stanislas à qui il offre la primauté de beaucoup de résultats et où il occupe le fauteuil présidentiel. Sa longue présence au Conseil d'hygiène et de salubrité constitue une marque de la considération dans laquelle il est tenu. Sa participation active dans les diverses instances dont il est membre fait de lui, plus qu'un savant, un citoyen utile, et sa carrière peut sans doute être correctement résumée par ces quatre mots : travail, savoir, rigueur et simplicité.

Compléments (B. LEGRAS)

En 1889, la ville de Nancy affecta une rue de son nom. En 1940, elle réunit finalement, dans un hommage commun, à la fois Nicolas Blondlot et son fils René (Professeur de Physique à la Faculté des Sciences de Nancy, mort en 1930) qui légua une part importante de sa fortune à la ville (le parc Blondlot est aussi un legs de la famille à la municipalité).



BODART André

1898-1989

ELOGE par le Professeur A. BEAU

C'est au titre d'une très vieille amitié que me vaut la mission de prononcer ce soir l'éloge du Professeur BODART, récemment décédé le 16 juin dernier à l'âge de 90 ans. C'est une occasion pour moi d'évoquer de lointains souvenirs communs. La date de ma première rencontre à l'Hôpital avec André BODART remonte très exactement au 2 novembre 1927. Ce jour-là, en effet, je prenais mes fonctions d'Externe des Hôpitaux au Service du Professeur HAMANT qui venait de succéder au Professeur VAUTRIN disparu depuis peu.

Pour sa première prise de contact avec le Service de Clinique chirurgicale, le Professeur HAMANT avait prévu un très long tableau opératoire, ce qui ne plaisait d'ailleurs pas à la sœur Bernard, responsable de la salle d'opération, qui rappelait que la tradition voulait qu'on n'opérât pas le Jour des Morts. Le personnel médical comportait alors seulement un Chef de Clinique, Joseph Charles et deux Internes, BODART et Mosinger. Durant toute l'année que je passai dans ce Service, j'eus déjà l'occasion d'apprécier l'immense culture médicale et littéraire de BODART, jointe à sa dextérité opératoire.

Le Service du Professeur HAMANT était une véritable usine. Il fallait être présent dès huit heures moins le quart du matin et pour les Externes chargés alors des anesthésies, c'était une rude épreuve physique et morale que de tenir le masque d'Ombrédanne arrosé de mélange de Schleich. On tremblait toujours devant la possibilité d'une syncope et l'on se faisait régulièrement admonester quand le malade ne dormait pas assez profondément au cours des laparotomies. En tant qu'étudiant, on connaissait bien BODART qui à ce moment-là portait une barbe bien fournie, et surtout qui conduisait de grosses voitures de sport, ce qui était exceptionnel parmi les étudiants de cette époque.

Il était parvenu après bien des difficultés à la Faculté de Médecine car il se trouvait être en pleine première guerre mondiale au cours de ses études secondaires, accomplies au Collège Saint Pierre Fourier de Lunéville.

Son village natal d'Onville ayant été occupé par les Allemands, il avait été pendant quelques mois déporté à titre civil. Mais, une fois libéré, il avait été incorporé comme infirmier-brancardier dans une unité combattante où il avait fait preuve d'une grande sérénité. Il nous racontait, en effet, qu'entre les attaques, sous un déluge de feu, il parvenait à se mettre à l'abri dans un trou d'obus et qu'il en profitait pour lire un de ses auteurs favoris. Il avait une particulière admiration pour la pensée et le style d'orfèvre d'Anatole France dont il nous récitait des pages entières de ses œuvres durant les plus longues interventions chirurgicales.

BODART devait succéder l'année suivante à Joseph Charles comme Chef de Clinique chirurgicale chez le Professeur HAMANT, mais cette nomination nécessitait de sa part qu'il subît les derniers examens de médecine et qu'il soutînt sa thèse. Le régime de scolarité d'alors était particulièrement libéral, car les étudiants pouvaient passer les examens de fin d'année quand il leur plaisait. Il leur suffisait de se réunir en petit nombre et de solliciter une date d'examen de leurs professeurs. L'examen de cinquième année était particulièrement redouté et une célèbre et irrévérencieuse caricature de la salle de garde des Internes l'avait stigmatisé sous l'aspect de la barrière « des trois vaches ».

Bien sûr, je ne vous rappellerai pas le nom des examinateurs qui étaient alors l'objet de cette charge, mais quoiqu'il en soit, aussi bien la Médecine légale que l'Hygiène ou la Thérapeutique n'intéressaient pas particulièrement les candidats et en particulier BODART.

Il fallut cependant bien qu'il se décidât à subir ces épreuves et ensuite à passer ses cliniques. Immédiatement après, il soutint sa thèse de Doctorat le 23 juillet 1929, qui fut un véritable monument. Ce travail de 227 pages que j'ai relu avec un très vif intérêt a pour point de départ six observations cliniques de fistules pancréatiques traitées chirurgicalement par le Professeur HAMANT.

L'auteur envisage, après avoir colligé la plupart des cas déjà publiés, tous les aspects cliniques, physiopathologiques et thérapeutiques de cette complication dont le traitement s'avérait particulièrement difficile. Il préconisait, après un essai loyal de traitement préalable médical de quatre à cinq mois, l'intervention chirurgicale qui devait ensuite consister en une anastomose fistulo-digestive de préférence dans l'estomac, sinon dans l'intestin grêle ou même dans la vésicule biliaire.

Cette mise au point d'un problème de pathologie qui était alors très à l'ordre du jour valut à son auteur le premier prix de thèse de la Faculté et fut couronné par l'Académie Nationale de Médecine. BODART devait rester un fidèle élève et admirateur du Professeur HAMANT et je relève dans un de ses discours le jugement qu'il a porté sur son Maître : « Huit à dix interventions menées à vive cadence et toutes réalisées avec la même netteté, la même perfection technique, la même absence totale d'hésitation, de médiocrité et de bavure, dans la joie d'une force physique éblouissante au service d'un esprit lucide, quiconque n'a pas vu jouer à plein cette merveilleuse machine chirurgicale a été privé d'un spectacle d'une rare qualité ». Formé à l'exemple d'un tel Maître, on ne doit pas être surpris de trouver ensuite dans son élève BODART le reflet des qualités qu'il vantait chez son Maître.

La carrière hospitalière du Professeur BODART avait commencé en 1923, date à laquelle il avait été reçu en même temps Externe des Hôpitaux de Paris et de Nancy. Mais c'est dans notre Faculté qu'il décida de rester. De même en 1924, il s'était présenté à l'Internat des Hôpitaux à la fois à Besançon et à Nancy. C'est aussi dans cette dernière ville qu'il décida de faire carrière. Dans sa promotion d'Internat où il avait été reçu second, on relève le nom de quatre futurs Professeurs ; le Major Robert Carillon, militaire, devait devenir Professeur au Val-de-Grâce. Le cinquième était notre regretté collègue René ROUSSEAU, suivi de Michel Mosinger qui devait poursuivre sa carrière comme Professeur à la Faculté de Médecine de Marseille.

La carrière de BODART devait se compléter du point de vue hospitalier par le titre de Chirurgien des Hôpitaux en décembre 1929. Son cursus universitaire fut absolument régulier dans notre Faculté. Reçu au Concours d'Agrégation de Chirurgie Générale en 1933, il fut pendant de nombreuses années Adjoint du Professeur HAMANT en même temps que son ami Pierre CHALNOT dans sa Clinique chirurgicale. Mais, du fait du départ à la retraite du Professeur FROELICH, son orientation changea de direction, étant donné qu'il fut désigné pour assurer l'enseignement et la direction du Service de Clinique Chirurgicale Infantile et Orthopédique de 1939 à 1950. A cette date, il fut nommé Professeur titulaire dans cette discipline par reconstitution de la Chaire. En 1966, à la suite du décès prématuré du Professeur ROUSSEAU, il demanda son transfert dans la Clinique chirurgicale B qui avait connu les débuts de sa carrière. Il assumait les fonctions de Professeur titulaire et de Chef de Service dans cette Clinique jusqu'à sa retraite le 1er octobre 1956, date à laquelle il fut nommé Professeur Honoraire.

Durant cette longue période d'activité chirurgicale, le Professeur BODART fit preuve d'une très grande adresse, fidèle à la chirurgie classique qu'il accomplissait avec rigueur et précision, il ne se laissa pas entraîner dans des interventions nouvelles aux résultats souvent aléatoires. Il vécut cependant une période cruciale de la chirurgie qui, au lendemain de la Deuxième Guerre Mondiale, subit des progrès extraordinaires surtout du fait des perfectionnements des techniques et des procédés d'anesthésie et de réanimation.

Dans son Service de Pathologie Infantile, il sut adapter et perfectionner les anciennes pratiques purement orthopédiques devenues surannées et avant tout, transformer radicalement cette discipline devenue l'application d'une chirurgie dite sanglante qui jusque-là n'avait pas osé s'attaquer au problème de l'enfance.

Ses publications médicales n'ont volontairement pas été très nombreuses. Comme il me le faisait remarquer, à quoi servaient quelques observations isolées, même de cas très rares ou bien quelques statistiques plus ou moins étendues de résultats thérapeutiques qui, à son avis, n'apportaient pas grand-chose à la connaissance de la pathologie chirurgicale. Cependant, il laissait ce soin à ses nombreux élèves dont il supervisait néanmoins les publications. Par contre son œuvre littéraire fut très considérable et lui valut une réputation justifiée dans le domaine de la philosophie et de l'éthique. Il aimait d'ailleurs à rappeler l'opinion de nombreux auteurs qui faisaient remarquer que depuis toujours le Médecin a la

douce manie de philosopher. L'occasion de manifester ses talents lui fut offerte par sa leçon inaugurale. En effet, lors de la séance du Conseil de Faculté du 17 juin 1950, le Professeur DE LAVERGNE avait fait remarquer que depuis plusieurs années la tradition des leçons inaugurales s'était perdue, ce qu'il estimait fort regrettable. Le Conseil de Faculté s'étant unanimement rallié à cette opinion, BODART qui venait d'être récemment nommé Professeur titulaire accepta de renouer cette tradition lors de la prochaine rentrée universitaire. C'est ainsi que le 1er décembre 1950, le grand amphithéâtre de l'Institut Anatomique se trouvait rempli d'une affluence considérable pour écouter une leçon intitulée par son auteur « Quelques aspects de la psychologie du chirurgien et du médecin ».

Rappelant que depuis toujours le Médecin se pose la question de savoir comment il réagirait devant la douleur et la mort, soulignant l'opinion de notre célèbre confrère et romancier Georges Duhamel pour qui la médecine est une profession noble, grande et triste, il développait les différents aspects de l'exercice de la chirurgie tel qu'il les concevait. Il est difficile de résumer en quelques lignes la pensée pénétrante et profonde du Professeur BODART et je me bornerai simplement en vous conseillant de relire ses nombreuses pages, de méditer la conclusion de son exposé : « Si vous croyez avec moi qu'au-delà de la mort vous deviez rendre compte de la mission tout particulièrement lourde qui vous a été confiée auprès des hommes, puissiez-vous à l'approche de vos derniers jours ne ressentir en votre âme qu'apaisement et sérénité ». Cette leçon inaugurale ne fut d'ailleurs que le prélude d'un grand nombre de réflexions philosophiques dont nous ne ferons que rappeler les principales, en particulier l'allocution qu'il devait donner à Longwy le 22 mai 1955 lors de la prestation de serment de jeunes médecins admis à l'Ordre.

Ce discours consacré « aux misères et grandeurs du colloque médical » d'une très haute élévation de pensée se termine par ces phrases qu'il me plaît de rappeler : « Que d'occasions pour le médecin de vibrer au plus profond de lui-même, que de visages ravagés par la souffrance et la peur, que de regards suppliants, que de plaintes bouleversantes hantent ses nuits et ses jours et donnent à toutes ses pensées, à ses désirs et même à ses joies une sorte de résonance douloureuse. Ce visage triste d'enfant, marqué déjà par un mal sans espoir, il le reverra chez lui, derrière le visage des enfants qu'il aime et, cette évocation pour eux d'un mal semblable, toujours possible, lui serre le cœur douloureusement. S'il sait garder ainsi toute sa vie cette promptitude à s'émouvoir, le Médecin aura naturellement, sans contrainte ni artifice, cette sympathie que le malade exige et qui est le fondement essentiel de tout colloque médical digne de ce nom ».

C'est à l'Académie de Stanislas que le Professeur BODART devait trouver une tribune pour exposer ses réflexions philosophiques. Nommé Associé Correspondant de cette compagnie le 21 décembre 1956 puis titulaire le 6 février 1959, il fut Président pendant l'année académique 1961-1962. Son discours de réception du 21 mai 1959 intitulé « la désacralisation de la Médecine » puis son intervention du 3 février 1961 sur « les confins de la vie et de la mort » sont pleins de profondes réflexions inspirées essentiellement par sa longue pratique de la Médecine. Admis à la retraite au 1er octobre 1966 et nommé quelques jours après Professeur Honoraire de notre Faculté, le Professeur BODART, tel les sages de l'ancienne Rome, décida de se retirer complètement de la vie active et de mettre un terme à ses exposés pourtant si brillants.

Il décida de résider dans sa vieille maison familiale d'Onville, dans cette vallée riante du Rupt de Mad où il devait passer encore de longues années. Dans cette vaste demeure, il s'était entouré de ses objets favoris mais à part quelques vieux amis, il n'y recevait guère de visite. Son vaste bureau était tapissé entièrement de bibliothèques renfermant des milliers de livres surtout consacrés à la philosophie et aux Sciences médicales et exactes dont il suivait très attentivement les progrès. Mélomane très averti, il avait consacré une salle entière de cette vaste maison à ses disques de musique classique qu'il avait classés méthodiquement et qu'il retrouvait avec une grande facilité, les ayant répertoriés sur un petit carnet. La mort l'aura surpris après une longue vieillesse heureuse.

D'ailleurs, il avait une certaine hantise de sa disparition et bien souvent il l'a évoquée dans ses écrits. Comme il le dit dans une de ses allocutions : « Le Médecin arrive à sa propre mort le cœur déjà las de toutes les morts accumulées autour de lui et qui toutes plus ou moins l'ont frustré de la joie de vivre... Le Médecin a subi trop de chocs émotionnels violents pour qu'il ne ressente jamais la douceur d'une paix sans remords. Il est infiniment las et plus ou moins obscurément, il aspire au seul repos, celui de la mort ». C'est ce repos qu'il avait si souvent évoqué qui est venu le prendre le 16 juin dernier.

De nombreuses distinctions étaient venues lors de sa carrière récompenser tous ses mérites : Chevalier de la Légion d'Honneur, Commandeur des Palmes Académiques. Il avait reçu en 1964 le Grand Prix de la Ville de Nancy.

La Faculté de Médecine gardera pieusement le souvenir de ce Maître qui l'a grandement honorée et adresse à sa famille l'assurance de ses sentiments très émus.



BOUIN Pol

1870-1962

ELOGE par le Professeur E. LEGAIT

Le Professeur Pol BOUIN est décédé le 5 février dernier à Vendresse, dans les Ardennes, à l'âge de 91 ans. On ne s'étonnera pas qu'un hommage soit rendu à sa mémoire dans le cadre de la Société de Biologie ; celle-ci lui doit beaucoup. Le Professeur BOUIN, en effet, compte parmi ceux qui se groupant autour du Professeur PRENANT, fondèrent au mois de novembre 1895 « La Conférence Biologique de Nancy ». C'est dans le cadre de cette Conférence devenue la Réunion Biologique en 1897, puis en 1903 l'actuelle Société de Biologie de Nancy que notre collègue a présenté le résultat des travaux qui, très vite, lui ont acquis une très large notoriété. Peu d'hommes de science ont eu, comme le Professeur BOUIN, la bonne fortune à la fin de leur carrière de constater le lien fondé et l'importance des idées émises et des faits observés pendant leur vie de jeune chercheur ou d'homme mûr. Peu ont eu, sur l'orientation de la biologie, une influence aussi déterminante ; très peu ont eu, en même temps, une telle influence morale et ont pu s'entourer d'élèves aussi nombreux et d'une telle valeur.

Lui-même rappelait, le 18 novembre 1946, lorsque ses collègues, ses élèves, ses amis et ses nombreux admirateurs se réunirent dans l'amphithéâtre de l'Institut d'Histologie, à la Faculté de Médecine de Strasbourg, pour lui remettre une médaille gravée à son intention, que ce sont les conditions trouvées à la Faculté de Médecine de Nancy où ses parents l'avaient envoyé commencer ses études médicales, qui l'ont orienté dans la voie scientifique. Deux maîtres de cette époque ont eu, sur lui, une influence déterminante :

« Le Professeur NICOLAS s'imposait, disait-il, par la précision de ses cours d'anatomie. Le Professeur PRENANT séduisait par la manière dont il nous dévoilait les étonnants mystères du monde microscopique. Ses descriptions des dispositifs structuraux étaient si vivantes qu'elles sont restées pour moi les modèles dont j'ai essayé de m'inspirer quant à mon tour, j'enseignai la même science... Un tel enseignement fit sur moi une grande impression. Je souhaitai mieux connaître la science histologique et apprendre les méthodes qui permettent de la pratiquer. J'exprimai un jour ce désir à mon maître. Il m'invita à fréquenter son laboratoire. A la fin de la première année de mes études anatomiques, je devenais préparateur d'histologie à la Faculté de Médecine (1891). Je travaillai aux côtés de PRENANT pendant une douzaine d'années ; elles comptent parmi les plus essentielles de ma carrière... Je devins agrégé d'histologie (1898), peu de temps après avoir présenté ma thèse de doctorat en médecine (1897). J'étais donc heureusement et rapidement débarrassé des exercices de vieille scolastique exigés par la préparation aux épreuves aléatoires du concours d'agrégation. Je pus me mettre tout de suite au bon travail. PRENANT m'avait déjà fait faire une recherche de morphologie expérimentale en me donnant comme sujet de thèse l'étude des altérations de la gonade mâle consécutives à l'oblitération de ses conduits excréteurs. Je résolus de continuer dans cette voie, qui me semblait riche de promesse. Après avoir exécuté des recherches cytologiques, en particulier sur les doubles spermatogénèses et les mitoses maturatives chez les Myriopodes, sur les connexions des dendrites, sur la constitution du cytoplasme chez certaines cellules reproductrices végétales et animales, celles-ci poursuivies avec mon frère Maurice, de la Faculté des Sciences, j'entrepris des investigations sur les glandes génitales envisagées au point de vue de leur action générale sur l'organisme. Ce problème intéressait aussi mon ami Paul ANCEL, élève du Professeur NICOLAS. Nous décidâmes d'associer nos efforts et d'explorer ensemble ce domaine encore vierge de l'endocrinologie. Cette investigation s'avéra pleine de difficultés mais fructueuse. Non

seulement elle devait nous occuper, ainsi que nos élèves, pendant toute la durée de notre carrière scientifique, mais peu à peu elle sollicita l'intérêt d'un nombre toujours croissant de biologistes qui donnèrent à ce chapitre nouveau de l'histophysiologie un magnifique développement. Il nous a fallu de longues recherches pour établir que les cellules interstitielles testiculaires sont la source de l'hormone masculinisante, c'est-à-dire de la substance spécifique qui développe et maintient chez le mâle les caractères distinctifs de son sexe, et que le corps jaune de l'ovaire est la source de l'hormone progestative, c'est-à-dire de la substance qui prépare périodiquement l'organisme féminin à la condition maternelle et plus particulièrement la muqueuse de la matrice à la nidation de l'œuf fécondé.

Mais je dois une pensée reconnaissante à la mémoire de mon père. C'est lui qui, en me faisant part de ses connaissances en pathologie animale, m'apprit le comportement particulier des grands Mammifères cryptorchides, la perte chez ces derniers du pouvoir fécondant, et la conservation intégrale des autres caractères sexuels mâles. Ces animaux sont inféconds, mais ils ne sont pas impuissants. Le rapprochement entre cette donnée clinique et la structure des testicules en ectopie intra-abdominale, presque exclusivement réduits à leur glande interstitielle, a été l'étincelle qui a illuminé notre route et nous a montré le chemin à suivre. »

L'essentiel des résultats énoncés était déjà acquis entre les années 1900 et 1907. On ne s'étonnera pas si ces recherches originales, qui ont servi de base à l'endocrinologie sexuelle expérimentale, aient attiré sur lui l'attention du monde universitaire. Nommé Professeur à l'Ecole de Médecine d'Alger en 1906 à la fin de son temps d'agrégation, il succède l'année suivante, à Nancy, à son maître PRENANT, nommé lui-même à la chaire d'histologie de Paris. Sa renommée scientifique était telle à la fin de la première guerre mondiale qu'il est désigné en 1919 pour occuper la chaire d'histologie de la Faculté de Médecine de Strasbourg redevenue française. C'est dans cette Université qu'il donne sa pleine mesure dans un Institut créé spécialement pour lui par la Fondation Rockefeller, entouré d'élèves nombreux et dont beaucoup ont acquis eux-mêmes un grand renom, comme les Professeurs Courier et Benoit du Collège de France, les Professeurs Aron, Klein, Mayer et Clavert.

La bivalence de la glande génitale femelle est démontrée comme l'avait été celle de la glande génitale mâle, de même que l'influence de l'hypophyse sur les activités génitale, thyroïdienne et mammaire ; de nombreuses autres corrélations endocriniennes sont également mises en évidence.

Elu membre de l'Académie de Médecine et de l'Académie des Sciences, le Professeur Bouin voit alors son laboratoire fréquenté par un grand nombre de savants étrangers.

Replié à Clermont-Ferrand avec toute la Faculté de Médecine de Strasbourg, lorsque la guerre éclate, il s'efforcera encore de maintenir dans cette ville un foyer de recherches.

Mis à la retraite, Commandeur de la Légion d'Honneur, Médaille d'Or du Centre National de la Recherche Scientifique (CNRS) en 1961, titulaire de nombreuses décorations étrangères, le Professeur BOUIN laisse alors le souvenir d'un grand biologiste dont les idées ont acquis définitivement droit de cité, d'un savant affable et bienveillant que regrettent unanimement ses élèves.

Modeste, il se retire dans son village natal, à Vendresse, où jusqu'à sa mort il entretiendra une correspondance considérable, conseillant et encourageant.

Paradoxe, si sa grande réputation scientifique est le résultat de ses importantes découvertes, sa notoriété mondiale est en partie due au fait que jeune préparateur d'histologie, il utilisa pour ses recherches un liquide fixateur universellement utilisé : le liquide de BOUIN. Fait insigne, les jeunes biologistes américains ou asiatiques, qui utilisent ce mélange de fixation prononcent ce nom à la française.

C'est à Vendresse, que sont venus se recueillir sur sa tombe, un grand nombre de ses élèves français et étrangers, de ses amis, de ses admirateurs, en souvenir de l'homme modeste et bienveillant, du maître unanimement respecté, aimé et admiré, de l'animateur qui a donné à l'histophysiologie et à l'endocrinologie expérimentale un aussi brillant essor.

Tous ceux qui l'ont connu lui garderont, comme moi-même, une très vive admiration et un très grand respect.



BOURA Michel

1924-1996

ELOGE par le Professeur J-P. CRANCE

Le Professeur Michel BOURA nous a quittés le 20 septembre 1996, dans sa 72ème année, au terme de ce qu'il est convenu d'appeler une longue et cruelle maladie. Michel BOURA était né le 24 février 1924 à Commercy, dans une famille de commerçants originaire de Celles-sur-Plaine dans les Vosges. Il fit l'essentiel de ses études secondaires en Belgique, près d'Arlon.

Il commence ses études médicales à Nancy dans les années noires de l'occupation. Externe des Hôpitaux en 1946, sa carrière universitaire commence en 1949. C'est cette année-là qu'il devient un jeune collaborateur du Doyen MERKLEN, qui dirigeait à la fois le Laboratoire d'Hydrologie médicale et de Climatologie et l'Institut Régional d'Education Physique. Dans cet Institut, il découvre la Physiologie de l'exercice musculaire et la Médecine du Sport, auxquelles toute sa vie il se consacrera. Les épreuves d'évaluation de l'aptitude des sportifs, principalement respiratoires, le conduisent à fréquenter le Laboratoire d'Explorations Fonctionnelles de la Clinique de la Tuberculose du Doyen SIMONIN, Laboratoire animé par le Professeur SADOUL. C'est dans ce cadre qu'il prend goût à la recherche expérimentale et à la Physiologie humaine, en menant de nombreuses études, notamment sur la ventilation maximale, sujet de sa thèse de Doctorat soutenue en 1951, qui lui valut un prix de thèse et le titre de Lauréat de la Faculté.

Après différents stages dans le Centre de Biologie Aéronautique à Paris, dirigé par le Professeur GRANDPIERRE, dans le Laboratoire du Professeur Morin à Marseille, celui du Professeur Metz à Strasbourg, il se trouve déterminé dans son engagement à poursuivre une carrière de physiologiste. C'est alors, en 1953, qu'il est accueilli à l'Ecole Préparatoire de Médecine de Dakar, dans le Laboratoire de Physiologie dirigé par le Professeur Robert Lemaire. D'abord Assistant puis Chef de Travaux, Michel BOURA contribue à de nombreux travaux sur la Physiologie cardio-vasculaire, l'adaptation de la thermorégulation en climat tropical, le métabolisme de l'eau et des électrolytes.

Revenu en France en 1959, il lui faudra attendre deux ans avant de pouvoir se présenter au Concours d'Agrégation de Physiologie auquel il est reçu en décembre 1962. Il rejoint en mars 1963 le Laboratoire de Physiologie de la Faculté de Nancy, où il est accueilli, comme Maître de Conférences Agrégé, par le Professeur Pierre ARNOULD, titulaire de la Chaire, auquel le lie une très ancienne amitié. Commence alors un parcours de près de trente ans dans lequel le Professeur BOURA va se dépenser sans compter pour la Médecine du Sport.

L'Institut Régional d'Education Physique et Sportive, l'IREPS, connaissait depuis quelques années un certain déclin. Au décès du Doyen MERKLEN, c'est le Professeur ARNOULD qui en prend la direction, aidé du Professeur BOURA, et d'un Directeur technique, Mr Noel. Michel BOURA va notamment prendre en charge la relance du Centre Médico-sportif, dans les locaux de l'Institut, dans l'Hôtel des Missions Royales, Avenue de Strasbourg. Une noria de sportifs de toutes disciplines va désormais fréquenter ce Centre pour les épreuves d'évaluation et de suivi d'aptitude, ainsi que pour la délivrance aux jeunes pratiquants des Certificats de surclassement. Homologuée par la tutelle de Jeunesse et Sports, cette unité devient ainsi Centre de Surexpertise. Michel BOURA exercera à cette époque les fonctions de Médecin Régional de Jeunesse et Sports. Quelques années plus tard, après la tourmente de 1968, l'IREPS devient une UER d'Education Physique et Sportive, à laquelle le Professeur BOURA apportera pendant de nombreuses

années une fidèle contribution, entretenant ainsi les liens unissant cet établissement, devenu depuis UFR STAPS et maintenant Faculté du Sport, au Laboratoire de Physiologie de la Faculté de Médecine.

En 1970, la création du Centre de Médecine Préventive à Vandœuvre appelle la participation d'un physiologiste pour créer un secteur d'explorations fonctionnelles. Le Professeur BOURA est chargé de cette mission, dans le cadre de la convention liant ce Centre et le CHU. Il fonde ainsi et dirige jusqu'en 1981 le Département préclinique de l'examen de santé, où il développe un ensemble d'investigations sur la Physiologie de l'homme sain, en particulier dans le domaine de la morphométrie, de l'aptitude au travail et à l'effort, et de l'exploration fonctionnelle respiratoire. Il constitue une équipe pluridisciplinaire, toujours en activité aujourd'hui, qu'il a initiée à la rigueur, à la recherche de la qualité et de l'innovation technique, mais aussi à l'efficacité dans la gestion et l'organisation du Service. Pendant cette période, il a contribué aux activités de recherche en santé publique, alors naissante au Centre de Médecine Préventive.

Parmi les lourdes charges d'enseignement qu'il a assumées, le Professeur BOURA s'est particulièrement investi dans celles du CES de Biologie et Médecine du Sport, devenu une Capacité. Il a assuré jusqu'à sa retraite la direction de ce diplôme, que lui avait transmise le Professeur ARNOULD, avec un dynamisme tout à fait exemplaire. Si la Médecine du Sport a connu, sur le plan local et régional, un essor considérable dans les dernières décennies, c'est incontestablement au Professeur BOURA qu'on le doit.

Le succès de cet enseignement et l'attrait pour la recherche que BOURA savait susciter chez ses jeunes élèves se sont traduits par un nombre considérable de travaux de thèses touchant aux sports les plus divers, qu'il dirigeait toujours avec attention et compétence, guidant leurs auteurs de ses conseils avisés. Je me souviens avoir été régulièrement frappé, en écoutant BOURA argumenter et commenter des ouvrages de thèse, de l'étendue de sa culture scientifique, de la pertinence de son jugement, de sa capacité à raisonner juste avec pragmatisme et bon sens. Beaucoup de ces travaux de recherche à l'origine de ces thèses, mémoires et publications se sont déroulés dans le Centre médico-sportif de surexpertise que le Professeur BOURA avait aménagé, lors du transfert de la Faculté à major, dans une partie du Laboratoire de Physiologie. Mais il a dirigé aussi nombre de travaux menés à l'extérieur, notamment dans le cadre de l'UFR STAPS, pour des thèses d'Université et des mémoires de DEA.

Michel BOURA connut une notoriété qui, sur le plan national, le fit reconnaître par ses pairs comme l'un des grands acteurs de la Médecine et de la Physiologie du Sport. Il participa activement au sein du Collège des enseignants de la discipline aux réflexions qui conduiront au programme pédagogique de l'actuelle Capacité de Médecine et Biologie du Sport. Très introduit dans les milieux sportifs, il fut nommé en 1976 Président de la Commission médicale de la Ligue Lorraine de Football, fonction qu'il exercera jusqu'en 1989.

Le Professeur BOURA s'est beaucoup battu pour faire reconnaître la Médecine du Sport et en particulier pour la faire entrer à l'Hôpital. C'est un fait de notre Société que les activités physiques récréatives et sportives touchent maintenant toute la population, les sujets sains mais aussi les patients dans les limites qu'autorise leur maladie. La prise en charge de la santé des sportifs doit aussi être une mission de l'Hôpital. Mais ces idées ont bien du mal à être admises et ce fut certainement la grande déception de BOURA de n'être pas parvenu à les faire accepter à Nancy. Cependant ses efforts n'auront pas été inutiles, puisque maintenant une unité fonctionne activement à l'Hôpital de major, animée par les Professeurs UFFHOLTZ et HAOUZI.

Atteint par la limite d'âge, le Professeur BOURA part en retraite en 1990. Il reste cependant très actif. Il fonde la Société Lorraine de Médecine du Sport et l'anime par l'organisation de réunions très fréquentées. Cette Société reste très vivante sous l'actuelle Présidence du Docteur Daum.

Comment dépeindre en quelques traits la personnalité de Michel BOURA ? C'était un humaniste, profondément honnête et bon. Il cachait une certaine timidité naturelle derrière une façade parfois un peu rugueuse. Mais il était d'une gentillesse totale et d'une grande générosité. Très humble et discret, secret même à certains égards, il ne cherchait pas à étaler sa culture pourtant étonnamment vaste et riche. Tous ceux qui l'ont côtoyé conservent de précieux souvenirs de l'atmosphère amicale qu'il savait créer autour de lui, agrémentée d'un sens raffiné de l'humour.

Michel BOURA s'en est allé. Sa disparition est douloureusement ressentie par tous ses amis et ses élèves. Il restera toujours dans leur mémoire et leur cœur.